

LA FONCTION DES CARTELS

LA FONCTION DES CARTELS

I

SEANCE PLENIERE DU SAMEDI APRES-MIDI

DU « PLUS UNE »

(La séance est ouverte à 17 heures sous la présidence de M. Martin)

PIERRE MARTIN : Ces journées d'étude des cartels de l'Ecole freudienne n'avaient pas uniquement pour but la réunion et l'assemblée nombreuse qu'ils ont suscitées ; elles avaient aussi dans leur projet de permettre et même de susciter un débat sur la fonction des cartels dans l'Ecole, comme tels.

Il est en effet intéressant, parfois à la limite, un petit peu inquiétant, de constater comment ces cartels, la plupart du temps se sont constitués.

Le cartel, dans la perspective de l'Ecole freudienne, n'est pas une réunion de gens qui se proposent simplement une rencontre d'échanges d'idées, bien moins encore un lieu d'enseignement direct ou magistral, dans un petit groupe, dans un groupe plus ou moins étendu.

Ce qui concerne le cartel est défini très expressément et d'une façon très nette dans l'Acte de fondation de l'Ecole, acte de fondation qui date de 1964, il a onze ans. Ce que nous nous proposons de susciter chez vous, c'est en quelque sorte de ressusciter un texte et ses implications qui demeurent, il faut le reconnaître, tout à fait sous le voile.

Un cartel, dit le texte, est d'abord la condition d'admission à l'Ecole ; il le dit dans les termes que voici :

Ceux qui viendront dans cette Ecole s'engageront à remplir une tâche soumise à un contrôle interne et externe ; ils sont assurés en cet échange que rien ne sera épargné pour que tout ce qu'ils feront de valable ait le retentissement qu'il mérite et à la place qui conviendra.

Pour l'exécution de ce travail nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe ; chacun d'eux (nous avons un nom pour désigner ces groupes) se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus – quatre est la juste mesure. PLUS UNE chargée de la sélection de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun.

Je vous relis là un passage que je compléterai de deux ou trois autres ; mais pourquoi, diable, est-ce que je vous le relis ?

Tout le monde a ou est censé avoir en main l'annuaire de l'Ecole ; même s'il est daté (et jusqu'à ces prochains jours) de 1971, il comporte l'Acte de Fondation.

Or, c'est un fait que ce n'est pas dans cet esprit, je crois, ou plutôt dans cette forme, que la plupart des cartels dont j'ai connaissance se constituent et agissent.

L'Ecole freudienne de Paris – dit Lacan – dans son intention représente l'organisme où doit s'accomplir un travail qui, dans le champ que Freud a ouvert restaure le soc tranchant de sa vérité.

1. qui ramène la praxis originale qu'il a instituée sous le nom de psychanalyse, dans le devoir qui lui revient en notre monde ;
2. qui, par une critique assidue, dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi ;
3. à ces trois perspectives correspond dans l'Acte de fondation la création de trois sections, l'une de Psychanalyse pure, l'autre de Psychanalyse appliquée, la troisième de Recensement du champ freudien, Chacune assistée d'un directoire de section chargé de colliger les travaux faits, de veiller aux voies les plus propices à soutenir les effets de leur sollicitation et donc d'assurer aussi les échanges entre les cartels, chose qui, je crois que tout le monde en sera d'accord, n'est pas des plus répandues.

Bien sûr notre réunion aujourd'hui avait cela pour but au départ, encore faudrait-il essayer de discuter comment la chose peut se faire.

Et pour en conclure avant que le débat ne soit ouvert et que chacun puisse s'exprimer, je vous dis deux choses.

La première est qu'il y aura demain une autre salle ouverte à côté de celle-ci, demain matin, où justement ceux qui désireront discuter sur ce thème de ce qu'est un cartel et de comment il pourrait fonctionner dans les perspectives ouvertes par l'Acte de fondation pourront se retrouver.

La deuxième est que, après avoir discuté avec beaucoup de collègues, de gens faisant partie de cartels je me suis avisé de leur poser, comme ça la question suivante : quelle place avez-vous donnée dans la création et l'organisation de votre groupe de travail à ce petit mot : «plus une» ?

Il ne s'agit pas d'«un en plus», de trois plus un qui fait quatre, de quatre plus un qui ferait cinq, c'est : «plus une» ; il y a là quelque chose qui a été, j'en suis bien convaincu ainsi placé pour éveiller toute une problématique ; étant entendu, comme il est dit dans le texte (je ne veux pas vous assommer avec des lectures de ce texte, vous l'avez tous, il n'y a qu'à le lire) mais étant entendu que toute chefferie et toute direction au sens d'attitude magistrale de l'un des éléments d'un cartel est exclue de départ.

Ceci étant bien dit, ce qui serait souhaitable, c'est que dès maintenant, quelques-uns parmi vous, les plus nombreux possible, nous fassent connaître ce qu'ils entendent par un cartel en prenant bien sûr pour départ ce qu'eux-mêmes ont constitué, s'ils ont constitué quelque chose et que d'autre part, ils n'oublient pas là-dedans de répondre à cette question du : «plus une».

Mais n'attendez pas de moi que je vous renvoie d'une manière abrupte une définition du «plus une».

C'est justement cela qu'il faudrait soutenir comme base de la discussion de vos interventions.

JACQUES LACAN : C'est certainement à juste titre que Martin intervient sur ce point.

Je veux dire que ce «plus une» aurait mérité un meilleur sort puisqu'à ma connaissance il ne semble pas que cette chose qui vraiment, je ne veux pas me targuer d'avoir là-dedans anticipé sur quelque chose que j'essaie d'articuler sous la forme du nœud borroméen. On ne peut pas ne pas reconnaître dans ce «plus une» le quelque chose que je ne vous ai pas dit évidemment la dernière fois parce que je ne peux pas arriver à un séminaire toujours à dire tout ce que je vous avais apporté mais enfin qui se réfère strictement à ce que j'aurais écrit que le $X + 1$ c'est très précisément ce qui définit le nœud borroméen, à partir de ceci que c'est à retirer cet 1 qui dans le nœud borroméen est quelconque, qu'on en obtient l'individualisation complète, c'est-à-dire que de ce qui reste — à savoir du X en question — il n'y a plus que de l'un par un.

La question que vous pose en somme Martin, c'est d'opiner sur ce que — je ne dis pas que vous vous y soyez intéressés jusqu'à présent mais ce n'est pas une raison pour qu'on ne tire pas de

vous quelque réponse — ce un, ce un qui se trouve être toujours possible comme nouant toute la chaîne individuelle, comment le concevoir ?

Il est certain que j'avais dit des choses sur ce que Martin vient d'évoquer, à savoir l'«un en plus». Je ne l'avais abordé à l'époque que sous la forme de ce qui constitue à proprement parler le sujet, qui est toujours un «un en plus».

J'aimerais que se déclare qui voudra bien puisqu'il est certain que je ne peux pas interroger chaque personne et transformer cela en réponse obligatoire. Du moins que se déclarent les personnes qui voudront sur ce thème, à savoir en somme ce que lui évoque, ce que ça suggère pour lui cette «personne» que je prends soin en quelque sorte d'isoler du groupe, mais ce qui ne veut pas dire pour autant que ça ne peut pas être n'importe laquelle.

Il est certain que le cartel ce n'est que peu à peu que ça a fait son chemin dans l'Ecole, on a fait des groupes, des séminaires ; ce qui constitue la vie propre d'un cartel a vraiment le plus étroit rapport avec ce que j'essaie d'articuler pour l'instant dans le séminaire.

Moi, je sais ce que je voudrais obtenir comme fonctionnement des cartels ; si je lui ai donné cette portée limitée en disant que trois à cinq ça fait donc au maximum six ; ça doit bien avoir une raison. Ce n'est pas quand même une énigme.

Ça devrait normalement suggérer au moins à certains, à ceux qui ont le plus de pratique, une réponse, ce n'est pas du tout que j'en sois sûr, mais enfin il y a quelque chose de contenu dans ce mot : cartel, qui déjà lui-même évoque quatre, c'est-à-dire que le trois plus un, c'est bien tout de même ce que je considérerais comme permettant d'élucider son fonctionnement, et qu'on puisse aller jusqu'à six, il faudrait que d'abord la chose soit mise à l'épreuve ; j'ai employé le mot *cartel* mais, en réalité c'est le mot *Cardo* qui est derrière c'est-à-dire le mot gond, je l'avais avancé ce mot *Cardo*, mais bien sûr en faisant confiance à chacun pour y voir ce qu'il veut dire. J'ai préféré finalement le mot cartel parce qu'en même temps c'était une précision et que l'illustration que j'en donnais tout de suite en parlant au minimum de «trois plus un» aurait permis d'attendre un jeu efficace et de faire non seulement qu'il y en ait plus mais qu'il y en ait qui jouent leur rôle non pas seulement dans une des sections que je prévoyais qui se trouvaient être trois aussi, ça vaudrait de s'apercevoir qu'en faisant trois sections ça implique aussi une «plus une» à savoir une quatrième.

Ça veut dire que l'Ecole n'a peut-être pas encore réellement commencé à fonctionner. Ça peut se dire, pourquoi pas ?

De sorte que maintenant j'attendrais que quelqu'un déclare, s'il voulait bien je lui en serais reconnaissant très personnellement, que quelqu'un déclare comment, pour peu qu'il y ait pensé — après tout, il y a peut-être quelques personnes qui ont lu l'Acte de fondation — comment pour peu qu'il y ait pensé, ce «plus une» est pour lui, disons, interprétable. Interprétable, bien sûr, en fonction de mon enseignement.

Colette Soler, vous que j'ai été entendre tout à l'heure et qui m'avez donné bien du plaisir, pourquoi est-ce que vous n'y avez jamais pensé ?

COLETTE SOLER : J'y ai pensé.

JACQUES LACAN : Vous y avez pensé, alors dites ce que vous avez pensé.

COLETTE SOLER : Je dis que j'y ai pensé mais que je n'ai pas, pour autant, grand chose à en dire, parce que dans le cartel où j'ai travaillé nous avons démarré à quatre. Au départ j'aurais plutôt dit que c'est ce que vous appeliez un groupe ; nous sommes maintenant cinq, mais la question que je me suis posée c'est qu'au fond le «plus une» ce n'est peut-être pas forcément une personne, d'une part, et puis pas forcément qui est là.

A mon avis, dans notre cartel, l'élément qui faisait peut-être le joint c'était l'idée qu'on était rattaché à l'Ecole, par le biais du cartel ou peut-être à votre nom, je ne sais pas. Mais je ne vois pas au niveau d'une personne qui aurait eu un rôle dans le groupe, là, du «plus un».

MAURICE ALFANDARI : Ce que m'évoque le «plus un» à propos des cartels, c'était un cartel clinique, (on ne savait pas très bien comment l'intituler, c'est comme cela qu'on l'appelait). Le «plus un», en effet je rejoindrai ce qui a été dit, ça ne représentait pas une personne. Mais maintenant que j'y repense, j'ai l'impression que ça représentait une espèce de place vide, une fonction qui était interchangeable et qui a permis que quelque chose se produise, qu'en tout cas pour ma part je ne pouvais pas faire seul, il m'était impossible ... ce que j'ai essayé de faire je ne pouvais pas le faire seul.

Je ne sais pas très bien comment mais c'est par ce groupe (on est cinq je crois) que je comprends ça comme ça, le «plus quelque chose» c'est une place qui est vide et qui rend possible le fonctionnement du groupe et de ce qui s'y élabore, mais sans nécessairement qu'on cerne ou qu'on repère quand ça s'est produit parce qu'il y a des alternances, des commutations, des choses comme ça.

JACQUES LACAN : Qu'est-ce qui remplit ce rôle à votre idée, dans votre groupe ?

MAURICE ALFANDARI : Je ne sais pas. Je pense que c'est parce que je ne le sais pas que ça fonctionne.

JACQUES LACAN : Oui ... (*Rires*)

Parce que vous avez épinglé ce groupe du terme de cartel clinique ... Est-ce que c'est la clinique, est-ce que c'est par exemple votre expérience commune qui joue là un rôle nouant ?

MAURICE ALFANDARI : Oui, probablement, mais ce que je pense — c'est comme ça que je comprend le «plus un» dont vous parlez — c'est le fait que moi et, je pense, les autres aussi, dans l'élaboration de ce que nous faisons, de ce que nous essayons de faire, je crois que ce serait impossible s'il n'y avait pas quelqu'un (mais ça ne désigne pas une personne) qui alternativement remplit la fonction du «plus un». J'aurais tendance à dire : la fonction de l'absent, fonction remplie en alternance par je crois les uns et les autres.

JACQUES LACAN : Est-ce qu'il peut y avoir remplissement de cette fonction de l'absent par quelqu'un qui, ce jour-là est absent par exemple ?

MAURICE ALFANDARI : Oui, je pense.

JACQUES LACAN : Alors, quel est le rapport, y avez-vous pensé, quel est le rapport de celui qui ce jour-là est absent avec ce que j'évoquais à l'instant comme suggestion, suggestion passagère, quel est le rapport de cet absent avec ce que nous pourrions appeler là l'objet en tant que la clinique le définit ?

MAURICE ALFANDARI : C'est peut-être justement parce qu'il est absent que quelque chose est possible.

JACQUES LACAN : La suggestion, d'où qu'elle soit venue, la suggestion de la fonction de l'absent, c'est dans votre énoncé qu'elle a surgi, n'est-ce pas, la fonction de l'absent qu'on peut dire être l'absent momentanément, l'absent à une réunion du cartel, ce n'est jamais en vain que quelqu'un est absent, on tent toujours à donner une portée à l'absence dans l'analyse nous y sommes habitués. Pensez-y, est-ce que c'est un support possible de ce «plus une personne» dont j'ai indiqué non pas l'absence mais justement la présence, parce qu'il n'y a pas trace de signal par l'absence dans mon «plus une» du texte, mais pourquoi ne pas, là-dessus,

s'interroger ; il y a peut-être un certain biais par où cette personne peut se focaliser dans la personne absente, votre expérience d'un cartel peut vous suggérer là-dessus une réponse. Laissons le temps à Monsieur d'y penser.

PIERRE KAHN : L'expérience dont je peux faire état est celle-ci : l'expérience d'un cartel non pas clinique mais dit de formation théorique, c'est-à-dire de lecture de textes. Ce cartel fonctionnait du point de vue du nombre, dans ce qui a été rappelé par Martin et du point de vue de sa façon de travailler. Je crois qu'une des choses qui présidait c'était la prise en considération de quelque chose que vous avez dit dans le séminaire sur les écrits techniques, à savoir commenter un texte analytique c'est comme faire une analyse, et bien que les participants de ce cartel ne se soient pas concertés quant au sens à donner à cette formulation, elle était présente dans leur esprit, chacun à sa façon, certainement. Alors qu'est-ce que cela veut dire, par rapport à la question posée du «plus une» ?

Je signale tout de suite que de «plus une», une personne en plus, il n'y en avait pas.

Il n'y en avait pas de présente, mais d'imaginativement présente il y en avait. Je ne peux pas parler à la place de mes collègues, mais pour ce qui me concerne, cette personne présente en plus, elle était là et diversement, selon les occasions, cela pouvait être — à tout seigneur tout honneur — vous-même par moment, ça pouvait être l'analyste avec qui je suis en contrôle, ça pouvait être mon analyste, ça pouvait être un de mes patients, je crois pouvoir dire qu'il y a toujours eu, imaginativement parlant, une «plus une».

JACQUES LACAN : Est-ce que c'était une «plus une» qui changeait si l'on peut dire ; je veux dire : est-ce que c'était par exemple une «plus une» différente dans les déclarations de chacun ? C'est-à-dire que, puisque c'était un séminaire que vous avez épinglé vous-même de la formation théorique, est-ce que le discours de chacun amenait à tour de rôle une «plus une» différente ?

Une personne qualifiable de la «plus une personne» à chaque fois différente puisque vous avez évoqué par exemple pour ce qui est de votre expérience, dont, après tout, vous pouvez témoigner, puisque vous, vous saviez la personne que vous aviez en tête, vous en avez énuméré un certain nombre, je pense qu'il y avait de temps en temps Freud, puisqu'il s'agissait de formation théorique, vous ne l'avez pas nommé, bien sûr, je vous comprends, votre contrôleur aussi ou quelqu'autre personne, est-ce que vous aviez le sentiment que dans le discours des autres c'était pareil ? Je dirais que le discours des autres tournait autour d'un pivot non pressant, est-ce que c'était sous cette forme-là que le «plus une» en question se présentait ?

PIERRE KAHN : Oui, je peux dire oui, peut-être hâtivement, puisque je parle à leur place, ça me paraît, dans la structure qui était en place, évident. Mais ce que je voudrais ajouter c'est ceci, c'est pourquoi je dis que ça me paraît évident, c'est que les gens qui étaient là, en présence, s'efforçaient à ceci : c'est que dans ce travail de lecture et de commentaire au sens que j'ai rappelé tout à l'heure, ils s'efforçaient d'atteindre à ce qu'on pourrait appeler en reprenant votre expression une parole pleine, et par conséquent il est tout à fait évident que au-delà des interlocuteurs physiquement présents avec qui ils discutaient, ils s'adressaient à quelqu'un. Ce travail donc se faisait avec quelque chose qui me semble-t-il, en faisait le prix pour une part, c'était que les gens en présence, ne cachaient pas trop ce qui pouvait être impliqué de leur position subjective par rapport au texte qu'ils étaient en train d'étudier. Que ce soit un texte de vous, un texte de Freud, puisque vous le nommiez tout à l'heure, etc ...

La question que je me pose à la suite de ce que Martin nous a lancé tout à l'heure c'est la suivante, ce travail qui a été pour moi satisfaisant, quelle différence y aurait été introduite si la «plus une» qui était là imaginativement avait été non pas une personne imaginaire mais une personne réelle.

Sans pouvoir beaucoup avancer là-dessus je veux simplement dire ma conviction qu'il y aurait

certainement eu un infléchissement dans le travail, si la personne «plus une» avait été autre chose que cette personne imaginaire que chacun mettait, certainement.

Différente du côté d'un resserrement de ce qui était l'objectif visé dans ce travail et que j'ai appelé d'une manière commode à l'instant, atteindre, avec tous les balbutiements que cela peut comporter, à une parole pleine.

JACQUES LACAN : Monsieur Alfandari, dites-moi ce que ça vous suggère ce que vient de dire Pierre Kahn ?

Peut-être avez-vous pensé au fonctionnement effectif du cartel, ça me semble être un point tout à fait capital pour donner si je puis dire un style analytique aux réunions d'un cartel, parce que ce «plus un» il est toujours réalisé, il y a toujours quelqu'un qui dans un groupe, au moins pour un moment, c'est déjà heureux quand la balle passe, qu'au moins pour un moment on tient la balle, et dans un groupe, surtout un groupe petit comme ça, habituellement, c'est le cas de le dire, c'est un habitus, habituellement c'est toujours le même et c'est à ça qu'on se résout sans en mesurer les conséquences, je dirais que tout le monde est très heureux qu'il y en ait un qui fasse ce qu'on appelle comme ça couramment le leader, celui qui conduit, le Führer.

MAURICE ALFANDARI : Ce qu'a dit Kahn m'évoque un peu ce que j'ai ressenti dans ce groupe ; Il me semble que dans un cartel il y a deux écueils : l'un qui n'a pas suffisamment de choses en commun pour qu'il tienne et l'autre qui est une espèce d'effet imaginaire, de groupe qui bloque tout. Mais c'est maintenant que je dis ça, je n'y avais jamais tellement pensé avant, il se trouve que ce groupe est un groupe clinique mais que les mêmes personnes de ce groupe clinique se retrouvaient dans un groupe qui n'était pas du tout clinique, qui était centré sur l'étude d'autre chose, des mathématiques ...

JACQUES LACAN : Vous étiez quoi ? Vous étiez un groupe déjà un peu déclassé mathématiquement si je puis dire ? Parce que c'est vrai, il faut y avoir mis le doigt pour savoir ce que c'est, je veux dire avoir eu une ébauche au moins de formation mathématique. C'est très spécial, c'est très spécifique, la formation mathématique.

MAURICE ALFANDARI : C'est difficile de répondre sur le degré de crasse qu'on avait ; je crois que l'un d'entre nous était assez avancé, plus que nous ; et puis il y avait notre professeur qui lui était loin d'avoir de la crasse, notre professeur était quelqu'un qui était apte à nous entraîner dans cette voie-là, il dure depuis deux ans, ce groupe.

Donc c'était les mêmes personnes à peu près dans ce groupe théorique, mathématique et dans le groupe clinique. Celui auquel je pense c'est le groupe clinique où je crois que les effets ne sont pas, on ne peut pas les repérer très facilement, mais simplement on peut les repérer peut-être par le fait que pour moi, par exemple, rien n'était possible de mener à un certain stade d'élaboration en dehors de ce groupe. Ça m'a été impossible, mais je ne saurais pas dire à quel moment : c'est la fonction, en effet, du groupe.

JACQUES LACAN : Quand des mathématiciens se retrouvent, il y a ce «plus une» incontestablement. A savoir que c'est vraiment tout à fait frappant, que les mathématiciens, je pourrais dire, ils ne savent pas de quoi ils parlent, mais ils savent de quoi ils parlent, ils parlent de la mathématique comme étant une personne.

On peut dire jusqu'à un certain point que ce que j'appelais de mes vœux c'était le fonctionnement de groupes qui fonctionneraient comme fonctionne un groupe de mathématiciens quelconque.

MICHEL FENNETAUX : J'aimerais donner mon avis parce que je travaille dans le même groupe que celui dont vient de parler Alfandari. A dire le vrai je ne m'étais jamais posé la question du «plus une» mais je peux dire ce à quoi ça me fait penser, puisqu'il en est question.

JACQUES LACAN : Ça vous fait penser quoi ?

MICHEL FENNETAUX : Le «plus une» c'est d'une part l'effet du groupe, à savoir que, comme l'a dit Alfandari tout à l'heure, le fait de pouvoir retrouver périodiquement un certain nombre de personnes permet, m'a permis, d'approfondir ou de pouvoir formuler un certain nombre de choses sur mon expérience, que je n'aurais pu faire seul. Le deuxième sens que je vois actuellement à ce «plus une» c'est qu'effectivement je crois que dans ce groupe l'un d'entre nous assume souvent, probablement par son expérience plus longue, cette position de leader dont il a été parlé tout à l'heure.

Enfin, il y a un troisième sens ; ce serait plutôt de parler de «moins une» que de «plus une» qu'il faudrait, de la manière suivante :

Nous nous trouvons entre personnes qui ont entre elles une relation de confiance et qui peuvent parler de ce fait, comme l'a dit Kahn tout à l'heure, en s'impliquant assez loin dans ce qui est leur rapport à la pratique, ce «moins une» c'est au fond l'absence de superviseur, c'est-à-dire l'absence de cet effet de sidération plus ou moins qui joue dans les groupes plus importants animés par des gens dont le nom est connu dans l'École et où joue beaucoup plus que dans un petit groupe le problème de reconnaissance.

Dans un petit groupe, tel que le cartel, la demande de reconnaissance par les autres est, dans une large mesure, annulée.

C'est pourquoi le troisième sens de «plus une» c'est plutôt «moins une» que je dirais.

LAURENCE BATAILLE : J'ai fonctionné dans pas mal de groupes qui étaient justement pas des cartels, et je crois que cette personne qui a disons un statut différent qui n'est pas tout à fait un semblable, s'incarne toujours dans une des personnes du groupe. Mais je n'ai pas l'impression que ce soit un leader, j'ai l'impression qu'il y a une personne du groupe, c'est à lui qu'on s'adresse, c'est à lui qu'on témoigne de quelque chose et dont on attend effectivement une espèce d'approbation, c'est vrai ; mais en fait, ça ne joue pas le rôle que ça devrait jouer de produire, c'est-à-dire que ces groupes finissent toujours — enfin je dis toujours ... — on a un peu l'impression que ça finit en eau de boudin chaque fois, — alors l'«en plus» change, parce qu'on l'attend de quelqu'un d'autre. J'ai aussi éprouvé ça, ma foi, de façon tout à fait évidente et quand j'en ai parlé dans un des groupes parce que j'avais l'impression, eux aussi, qu'ils s'adressaient à une personne en particulier, qui n'était pas la même pour tous, il paraît que j'ai rêvé et imaginé qu'ils regardaient toujours par exemple la même personne quand ils parlaient.

Je dois dire que du coup on va faire un groupe et on s'est dit que cet «en plus» on pourrait peut-être le faire fonctionner en s'imposant à la fin de chaque réunion d'écrire ce qui en avait été le point vif, ne serait-ce qu'une phrase et que ça jouerait peut-être comme témoin si on peut dire et qui pousserait peut-être à ce que le travail qu'on fait avance, et ne se dilue pas dans des espèces de petites idées qui ne peuvent pas se poursuivre.

Je ne sais pas si ça peut jouer ce rôle parce qu'on doit se réunir lundi prochain pour la première fois.

JACQUES LACAN : Je te remercie.

SOL RABINOVITCH : Ce que je voulais dire du cartel où j'ai travaillé c'est qu'on était cinq et cinq membres qui n'ont jamais manqué ; il y a eu un sixième qui a manqué très souvent et qui a changé en plus, c'est-à-dire qu'au début c'était une personne et après c'était une autre personne, qui a toujours manqué.

Ce que je voulais dire surtout c'est que ça ne me paraît pas ça être la fonction du «un en plus» mais au contraire la fonction du «plus un» me paraît soutenue par justement les membres

présents et qui ne manquent jamais dans ce groupe, dans le cartel. C'est-à-dire comme une fonction qui serait celle d'un point aveugle, une fonction de méconnaissance, il y a toujours à un moment donné quelqu'un, ce n'est bien entendu jamais le même, c'est toujours quelqu'un qui est là, qui dit : Je ne comprends rien, ça ne sert à rien, on ne produit pas ...

JACQUES LACAN : C'est ça le «plus une» ... ? Celui qui ne comprend rien ? Pourquoi pas. (*Rires*)

SOL RABINOVITCH : C'est quelque chose comme ça mais je précise que c'est une fonction qui est parfaitement interchangeable ; c'est un rôle qui se déplace. Il faudra articuler ça au fait que le travail d'un cartel est un travail qui est analytique, donc où il y a du transfert ; c'est tout ce que je voulais dire.

ALAIN DIDIER WEILL : Une idée me vient sur ce «plus une», à propos de cette interrogation : pourquoi différents cartels auxquels j'ai participé n'ont pas abouti à ce à quoi nous nous estimions en droit d'attendre au début ?

Prenons l'exemple d'un cartel où on fait un commentaire de texte : on peut dire que ce qui nous réunit, dans un cas pareil, c'est qu'on est situé dans un contexte métonymique et que, dans ce contexte on a à supporter la parole d'un Autre, Freud, Lacan. Dans ce contexte métonymique qu'est-ce que va devenir l'être parlant ?

Pour la première fois, il m'apparaît que peut-être le «plus un» ce serait quelqu'un qui aurait à voir avec le passeur : le «plus un», ça pourrait être le lieu où il y a dans le schéma L le $\$$ c'est-à-dire le témoignage d'un franchissement possible de l'axe $a-a'$, d'un franchissement possible que va de A à $\$$.

Autrement dit, le «plus un» s'il occupe cette place de $\$$, ce serait sûrement pas un sujet supposé savoir, mais un sujet qui témoignerait que ça a passé, que le message a passé, qu'il y a eu de la métaphorisation, qu'a été retrouvé, au-delà de ce qu'on reçoit comme acquis (de ces «idées reçues» que Flaubert stockait dans son dictionnaires des «idées chics»), le point brûlant d'où ce contexte métonymique a jailli d'un texte inaugural métaphorique.

JUAN DAVID NASIO : Je partirais de l'expérience de deux cartels auxquels je participe, expériences différentes mais en tout cas, concernant ces questions de «plus un», ce «plus un» il est dans les deux cas toujours présent.

JACQUES LACAN : Il est toujours présent mais toujours méconnu.

Et c'est ce que j'ai voulu suggérer par ce petit texte ; c'est que les analystes pourraient s'en apercevoir ; il est toujours méconnu parce que ça c'est quand même pas l'Autre de l'Autre, il est toujours présent ce «plus un», sous des formes quelconques qui peuvent être tout à fait incarnées, le cas du leader est manifeste mais des analystes pourraient s'apercevoir que dans un groupe, il y a toujours un «plus un» et régler leur attention là-dessus.

JUAN DAVID NASIO : Je ne sais pas si vous serez d'accord de prendre appui dans une des formules lacaniennes les plus connues à savoir que le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre. Le «plus un», c'est celui qui soutient dans le groupe le désir de l'Autre. Soutien du désir qui peut se faire de mille façons, en parlant, en se taisant, en prêtant sa maison pour que ça ait lieu, etc. Il y a mille manières d'être ce «plus un».

Mais il y a une autre manière d'en rendre compte. En y réfléchissant, je pense au contenu, au contenu du cartel, c'est-à-dire, je pense au savoir de l'analyste. Le savoir de l'analyste, si est valable l'hypothèse que ce soit ce qui est en jeu dans un cartel — je parle des cartels des analystes — car il ne faut pas oublier qu'il y a aussi des cartels où il n'y a pas d'analystes, le savoir de l'analyste est un savoir partagé, mais non pas un savoir à échanger, je crois que c'est une

de nos formules, cette idée de partage fait référence au fait qu'il n'y a que des analystes, c'est là que je pourrais rejoindre — je ne sais pas si Alain Didier serait d'accord — son idée de la métonymie. Je parlerais plutôt de la suite sérielle ; à l'égard d'un analyste il y aura toujours un autre, un « plus un ». Qu'il y en ait deux et il y en aura un troisième. A ce moment il y aura quatre. Bref il y en aura toujours un qui viendra à être présent en plus, et cette présence là justement je la poserai comme étant celle de celui qui soutient dans le travail du groupe le désir, le désir de l'autre.

JACQUES DONNEFORT : Je voudrais prendre comme exemple ce qui s'est passé dans un groupe où on fonctionne depuis deux ans. A la rentrée, cette année une personne « en plus » est venue dans ce groupe, on s'est proposé de lui relater d'une certaine façon ce qui s'était élaboré dans ce groupe les deux années précédentes et on s'est trouvé bien embêtés dans ce fait d'avoir à rendre compte. Il nous est arrivé à ce moment-là une réflexion du type : « C'est peut-être aussi difficile que s'il fallait là, parler de sa propre analyse ».

Je dis ça parce qu'effectivement, ça nous a fait penser d'une certaine façon à la passe, curieusement ça a eu comme effet — cette personne qui est venue en plus, non pas que ce soit elle qui soit le « plus une » mais enfin qui ait pris cette fonction-là de par ce qui se jouait à ce moment-là dans ce groupe — ça a eu un effet remarquable, c'est que petit à petit, dans le groupe, dans ce qui devenait un cartel, me semble-t-il, les gens se sont mis à parler de leur analyse, de leur propre analyse et à prendre, éventuellement exemplifier quelque chose qui se disait sur un plan plus ou moins théorique — c'est un groupe qui se réunissait sur la pulsion, à exemplifier d'une certaine façon à partir de ce qui pouvait avoir été au niveau de sa propre analyse.

C'est en ce sens-là qu'on rejoint un petit peu ce qui était dit sur la fonction du passeur et d'une certaine façon aussi la présence de l'analyste, que dans ce groupe on s'est retrouvé comme ça en position d'analysant.

COLETTE SOLER : Je voudrais dire quelque chose encore : au fond je ferai l'hypothèse que s'il y a toujours un « plus un » il y a peut-être intérêt à ce qu'il ne soit pas incarné dans le groupe.

Parce que quand il est incarné dans le groupe effectivement ça fonctionne sous forme qu'il y a un leader avec toutes les ...

JACQUES LACAN : Ce n'est pas certain que c'est toujours si simple ...

COLETTE SOLER : J'ai pensé ça à partir du cartel où j'étais ; je me suis posé très souvent la question de savoir au fond qui dans le groupe était le leader et je n'ai jamais réussi à y répondre. C'est-à-dire que je ne crois pas véritablement qu'il y avait une personne qui tenait cette position, mais par contre, qu'il y avait une référence et j'ai dit tout à l'heure qu'elle se situait à côté de votre nom ; j'ai dit *nom* justement pour indiquer si vous voulez que c'est pour ça que je crois que ça a marché, parce qu'un nom il ne répond pas au fond, et que c'est ce qui permet que ça fonctionne.

GEORGES BOTVINIK : C'est juste des réflexions sur le moment, on oppose effectivement le « plus un » qui serait incarné avec le problème du leader ; il me semble que ça insiste comme une difficulté pour les gens, pour moi aussi. D'autre part le « plus un » qui serait un nom ou bien je dirais plus un mot, c'est-à-dire un élément commun du discours autour duquel le groupe se groupe justement, pour travailler ; au fond un groupe se forme autour d'un mot, un thème, finalement c'est un mot qui ne répond pas justement ; il ne répondra jamais, il ne rendra jamais gorge, moi, le « plus un » ça m'évoque, comme ça, le « plus de jouir ».

Il y a une question qui me paraît importante et qui n'a pas été posée, c'est la question du travail. Je ne veux pas trop approfondir ce problème. J'ai entendu cette expression : « Il faut produire ». Il ne me semble pas qu'on peut résoudre cette question du « un en plus », quoique

ce soit, d'ailleurs, que ce soit incarné ou pas incarné, sans s'interroger sur le problème du travail, de pourquoi on travaille, avec la relation que ça a au désir et à la jouissance.

Ce sont des remarques.

GUY LAVAL : Je voudrais parler d'un cartel qui existe depuis très peu de temps, qui est issu d'un séminaire de Clavreul, je dis bien : qui est issu, ce qui montre qu'il y a eu une nécessité, à partir d'un certain moment. Le séminaire s'en allait comme ça, se décousait de plus en plus. Ça ne tenait plus, on peut dire, finalement, à un moment s'est montrée la nécessité de constituer quelque chose d'autre ; ça a reçu le nom de cartel, et en ce qui me concerne personnellement je voulais travailler dans un cartel et la première nécessité qui s'est imposée à moi c'est, je ne l'appelais pas le «plus une» mais il me semble que c'est de cet ordre-là, la première nécessité, c'était d'avoir dans le cartel où je serai, une personne sur qui je puisse m'appuyer pour parler.

C'était pour moi, peut-être, la première fonction «plus une», mais Clavreul m'a coupé l'herbe sous le pied en me désignant comme responsable de cartel, responsable et pas leader, il l'avait bien précisé puisqu'il s'agit d'un cartel sur les entretiens préliminaires et que j'avais fait un exposé là-dessus. Etant désigné, du coup je n'avais plus, moi, cet appui dont j'avais besoin dans un cartel.

Mais ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas une certaine nécessité qui restait justement et il me semble que cette nécessité découlait même du malaise que nous éprouvions tous devant l'effilochage, on peut dire, du discours dans les derniers temps, de ce séminaire.

Les premières réunions du cartel sur les entretiens préliminaires ça a continué à être un peu l'effilochage, d'ailleurs, c'était comme si il y avait une certaine suite de cette nécessité et le premier nom qu'on peut donner à cette nécessité c'est nécessité de formulation, je crois. Il se trouve que dans un cartel très facilement, on parle ensemble, puisque c'est plus facile, on est moins nombreux, on se met à parler plus facilement mais ça peut aboutir à rien du tout ça peut aboutir au fait qu'on se rencontre entre copains, qu'on s'aime bien et qu'on peut se parler ensemble, mais il me semble que la première nécessité et ce serait peut-être aussi de l'ordre du «plus une» c'est une nécessité de formulation, formulation qui peut être écrite, formulation qui peut être transmise par exemple à un autre cartel. On en a parlé d'ailleurs, qui peut être transmise au grand groupe qui peut-être pour cela peut se reconstituer de temps en temps, et il me semble que ça va un peu plus loin vers quelque chose que je ne sais pas très bien articuler, que vous avez appelé le mathème. C'est-à-dire qu'il me semble que très facilement un cartel ça peut très bien constituer une espèce de petit groupe ésotérique finalement qui ne rend compte de rien, qui n'ait à rendre compte de rien.

Il me semble que ce que vous avez articulé comme le mathème peut aussi rendre compte de cette nécessité du «plus une» dans un cartel.

ROUDI GERBER : Je voudrais apporter une analogie que je tirerai de l'alpinisme : quand on a trois prises on peut à la rigueur rester sur ces trois prises pour finalement s'épuiser et mourir.

La quatrième prise permet le passage et oblige au passage, c'est-à-dire que dès qu'on a la quatrième prise, on est obligé d'aller au-delà et je me demande si le «plus un» n'est pas celui à qui le cartel demande de pouvoir témoigner de ce passage.

JACQUES LACAN : Je suis là pour une fonction tout à fait précise, ce serait cette chose que j'ai écrite et dont bien sûr personne ne s'est aperçu, parce qu'elle n'est jamais qu'un grafouillage : le mettre en quelque sorte sur ce que vous représentez de place publique, et de vous y intéresser, si je puis dire. Je veux dire par là qu'après tout il vous viendra peut-être à l'idée déjà que c'est une question. C'est une question bien sûr que je ne pose que parce que j'en ai la réponse et j'essaierai de vous la dire dans ce qui viendra par la suite ; je veux dire le plus vite possible, bien sûr ; je n'ai pas encore tellement de séminaires devant moi cette année ; donc je vais essayer de le faire.

Mais je trouvais pas mal que la question soit présentée dans l'Ecole parce que ça peut être considéré comme ce que je voulais en faire par ce texte comme quelque chose de tout à fait nodal pour la formation d'un petit groupe, le fait qu'il soit petit est tout à fait essentiel, il est essentiel à son fonctionnement ; Si j'ai dit que ça ne pouvait pas aller au-delà de six, c'est pour les meilleures raisons, c'est pour des raisons théoriques mais tout à fait profondes, L'entreprise d'un groupe très large comporte en soi-même des limitations telles, c'est ce que je pense tout au moins, qu'il n'y a pas grand chose à en attendre pour un progrès réel sur les effets de l'analyse.

C'est ça qui m'a inspiré quand j'ai fait cet Acte de fondation et auquel après tout je n'ai aucune raison de penser que vous deviez être par principe résistants, je ne vois absolument pas ce qui pourrait motiver cette résistance, surtout si ce que j'ai essayé d'obtenir d'un certain nombre que je remercie tous également, ce que j'ai essayé d'obtenir d'un certain nombre : le mettre à l'ordre du jour.

Il y aura une réunion demain matin qui va continuer celle-ci.

(La séance est levée).

*
* *
*

II

SEANCE DE GROUPE DU DIMANCHE MATIN

DU « PLUS UNE » (suite)

JACQUES LACAN : Je suis très intéressé, intéressé plus que tout par ce qui a été commencé hier autour de la fonction des cartels et je serais reconnaissant à quiconque voudra bien prendre la relance de ce que nous avons dit.

JUAN DAVID NASIO : Ma fonction aujourd'hui se limite à coordonner ce groupe sur la fonction des Cartels. Je rappellerai simplement que la définition du cartel, dans l'Acte de Fondation, comporte certaines caractéristiques :

1. le cartel, c'est le lieu d'engagement à l'Ecole freudienne ;
2. le cartel doit soutenir un travail d'élaboration, une production, que comme travail critique, concerne à mon avis le savoir de l'analyste, d'une part, et l'expérience analytique elle-même ;
3. enfin, le cartel a une structure bien définie.

C'est surtout ce dernier aspect qui a été discuté hier. De cette structure on a dégagé d'abord que la « plus une » personne qui compose le cartel est bien une personne présente et méconnue.

JACQUES LACAN : Nous avons quand même suggéré que cette personne, qui est en quelque sorte l'écho du groupe, existe dans tout fonctionnement de groupe, à ceci près que personne n'y pense, et qu'il conviendrait que les analystes ne la méconnaissent pas, parce qu'il apparaît bien que cela commence très tôt. *Tres faciunt ecclesiam* dit la sagesse des nations, et cela va loin ; pourquoi est-ce qu'il y a ce surgissement de trois ?

Ce que je voudrais, c'est avoir comme hier quelques réponses, des réponses qui témoignent que, quand même, il y a déjà quelques personnes qui y ont pensé. Il y a le nommé Pierre Kahn, par exemple, qui est intervenu hier et qui a eu la bonté de me reconduire chez moi après cette petite séance et qui, dans ce court moment, m'a prouvé qu'il voit très bien le rapport que cela a avec l'analyse. Cela fait déjà au moins une personne.

JUAN DAVID NASIO : Je préfère vous passer la parole.

HUGUETTE MENARD : Ce sont quelques réflexions depuis la réunion d'hier soir.

Participer à un cartel, c'est s'engager dans un travail, une production, après tout une plus-value, pourquoi pas une jouissance, jouissance éphémère ? Un temps, on prend à témoin, comme on l'a dit hier soir, une personne, l'analyste, le contrôleur, le copain supposé en savoir plus sur la psychanalyse. Il est mis en position de leader, mais le chemin est court qui nous conduit à apercevoir l'illusion dont il faut se déprendre.

Pourtant, s'engager dans un cartel est un moment, un pivot, une bascule. Depuis quelque temps, une patiente me répète : « Il faut que je m'inscrive à un cartel », ajoutant : « Mais il est plus doux de continuer à rêver ma vie. » J'ajouterai : il est doux le dur désir de dormir.

Le travail en cartel participe d'une maïeutique, il continue avec effet d'après-coup le travail de l'analyse d'abord, de la praxis ensuite. C'est le même procès dialectique. Comment tenter de devenir analyste sans participer à un cartel ? C'est une nécessité implacable. D'ailleurs c'est ce qui est dit et écrit dans l'Acte de fondation de l'École. Un travail qui, pour ma part, m'évoque celui des danaïdes : tenter de combler le vide, le manque.

Une question alors sur le « plus une ». Est-ce la présence absente de la mort qui nous jette dans l'incantation langagière ? Mais attention ! Il ne s'agit pas de se payer de mots, de parler, comme on dit, à bâtons rompus. Un travail ne peut être qu'une production, celle d'un écrit que l'on expose, où l'on s'expose.

OSÉ GUEY : Je voudrais d'abord dire ce que je n'ai pas pu dire hier soir, ce n'est pas seulement une allusion en l'air. J'ajouterai qu'en ce qui me concerne au congrès de Montpellier j'avais préparé un travail sur la question.

A ce moment-là, concernant la personne « plus une », je ne pouvais rien en dire, mais ce qui m'avait frappé dans l'Acte de fondation et ce sur quoi j'essayais d'articuler quelque chose, c'était sur ce qu'il est écrit du « véritable transfert de travail ».

Vous avez écrit dans ce texte que c'est par les seules voies de ce « transfert de travail » que peut être transmis d'un sujet à un autre sujet l'enseignement de la psychanalyse, et hier dans la discussion; il m'a semblé qu'on tournait à plusieurs reprises autour de ce que vient de rappeler Huguette Ménard, à savoir de ce sujet supposé savoir.

Je ferai référence à notre cartel de Marseille, qui est en fait plus précisément une réunion de cartels et qui a été suscité par Zlatine ; je le cite parce que c'est lui qui l'a organisé et il faut bien dire au départ qu'il est apparu comme celui qui était supposé savoir, qui était supposé en savoir plus que les autres.

Il y a une règle dans ce cartel, qui est de produire un travail, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas, comme il vient d'y être fait référence, d'une discussion à bâtons rompus, mais que, de même que les gens de l'École sont engagés à un travail, les gens de cette réunion de cartels, n'étant d'ailleurs pas tous membres de l'École, acceptent cette règle qui est celle de produire un travail, et cela conduit à la production d'un travail écrit, qui n'est sûrement pas accessoire. Cette règle qui régit nos réunions aboutit à l'échange d'un certain nombre de textes.

Et c'est bien une expérience dialectique, dont il s'agit, de discours, à partir de textes dont on a convenu à l'avance, à savoir textes de Freud ou de Lacan et commentaires qui sont donc produits.

On pourrait dire qu'à la suite de ce travail il y a un progrès. Je voudrais signaler là qu'il y a une succession d'énoncés différents quant aux sujets de l'énonciation, mais aussi quant aux énoncés qui s'ajoutent depuis cinq ans.

Cela implique aussi des effets de résistance, c'est pour cela que je citais mon travail de Montpellier, travail que j'avais rédigé et communiqué aux membres du cartel, mais que je n'ai pas communiqué dans l'École, sous le prétexte fallacieux que cela n'intéressait personne et, d'autre part, que ma formulation était encore insuffisante.

PIERRE MARTIN : A seule fin de relancer la discussion, je voudrais rappeler ce qui m'a frappé personnellement à la lecture de l'Acte de fondation. C'est le chiffre trois. Hier j'ai mis l'accent sur la « plus une » personne. Je voudrais souligner aujourd'hui ce qui, je le répète, a retenu mon attention depuis pas mal de temps, c'est le chiffre trois de cet Acte de fondation. Au deuxième paragraphe, se proposant de marquer, on pourrait presque dire de marteler le cadre dans lequel le travail de l'École freudienne doit s'accomplir, l'auteur fait trois propositions. Je vous les ai citées hier. Ces trois propositions sont suivies de l'organisation de trois sections. Chacune des sections comporte trois sous-sections.

Et je dirai pour conclure, pour conclure mon dire actuel, mais nullement pour conclure quoi que ce soit sur ce que soulèvent ces préoccupations, qu'au centre de ce chiffre trois ce qui retient mon attention c'est le «plus une».

NICOLE LEVY : Il y a quelque chose qui me gêne et je voulais en faire part, comme une espèce d'abus, comme une distorsion quand, à propos du «plus un» on en parle maintenant comme d'une «plus une». Bien sûr, cela peut vouloir dire «plus une» personne, mais je me demandais si c'est de cela qu'il s'agit, s'il s'agit d'une personne, comme on dirait «plus un» membre du groupe, et je posais la question de savoir si ce «plus un» ne fonctionnerait pas pour nous comme un signifiant.

A ce propos, je pensais que, dans le séminaire sur les *Quatre Concepts fondamentaux de la Psychanalyse*, Lacan, dès l'ouverture, en introduit peut-être un autre sous la forme d'un «je ne cherche pas, je trouve» qui préside en quelque sorte à l'instauration des quatre concepts fondamentaux. Et ce qu'il nomme là la trouvaille, ce à quoi il se réfère là, ne pourrait-on l'entendre dans le même registre que ce «plus un», c'est-à-dire comme quelque chose de l'ordre d'un signifiant ? On pourrait dire un signifiant qui fonde le désir, de même qu'on peut rappeler que ce «plus un» s'écrit dès et dans un Acte de fondation.

GENNIE LEMOINE : Je voudrais témoigner du travail qui a été fait à notre séminaire depuis la réunion de Montpellier. Nous avons retrouvé tout naturellement le chemin qui conduirait aux «trois» de Martin. A l'annonce de ce séminaire, il y a eu foule, nous nous sommes efforcés d'y faire un travail analytique. La première intervention a été de faire un groupe plus petit, en le déplaçant pour que seules les personnes concernées puissent y venir. C'a été le groupe du mardi, où est constitué finalement, après trois ans de travail, ce qui pourrait commencer à ressembler à des cartels.

Tout de suite, dans un des cartels de quatre personnes, il a été dit que chacun en est venu à parler de son analyse et que donc ce travail ne pouvait être reporté en séance plénière. Mais il a été dit aussi que c'était justement le travail du cartel d'arriver à ce que chacun ne s'expose plus, ou n'ait plus le sentiment de risquer sa vie chaque fois qu'il parle de sa propre analyse, parce qu'il atteint un certain niveau de théorie qui devient justement ce troisième terme qui fait que le travail de cartel permet à chacun de passer de l'autre côté, ou peut-être peut-on dire d'affronter la castration sans risque de mort. C'est là le travail analytique de nos cartels, arriver à faire franchir un certain pas et faire un travail analytique. De telle sorte que ce troisième terme me paraît être un analyste tout simplement.

Notre travail a été de transformer ces groupes en cartels. Nous avons mis plus de trois ans. Pour l'instant... sur peut-être quarante ou cinquante personnes, il y a peut-être deux petits groupes qui ressemblent à des cartels, un où il y a quatre personnes et un autre où il y en a cinq. Et c'est un seul de ces deux petits groupes qui a posé la question justement du fait qu'un sujet s'expose en parlant.

Je reprends le terme de Mme Ménard. Le problème c'est qu'il ne s'expose plus justement, il ne s'expose plus parce qu'il parle d'un troisième, ou a la place du troisième, qui est un autre degré, qui est le degré de la théorisation.

NICOLE PEPIN : Dans un travail de cartel, puisqu'il s'agit d'un travail psychanalytique, ce qui est important c'est de retrouver la même structure que dans tout travail psychanalytique, c'est-à-dire que la structure de l'inconscient soit maintenue.

En ce qui concerne le nombre de participants, le nombre minima, obligatoirement, sera trois. Le «plus un» me paraît très important, mais qu'il y en ait cinq ou six, à mon avis, n'a plus d'importance, sauf si dans les trois en plus il y a celui qui peut tenir ce rôle de «l'un en plus».

Ce rôle de «l'un en plus» qu'est-ce que c'est ? à quoi va servir cette personne surajoutée aux trois ? Pour moi, quand je pense à ce nombre trois, c'est toujours le symbolique, le réel et

l'imaginaire, qui auront à fonctionner là dans une relation de triangulation œdipienne. L'important dans un cartel se situe non seulement autour du choix du thème de travail, mais aussi, et peut-être plus, au niveau du choix des participants. Parce que, pour qu'il y ait travail psychanalytique, il faut que les personnes choisies ne soient pas n'importe lesquelles. Je ne pense pas que n'importe lesquelles peuvent tenir justement cette place qui va permettre d'élaborer le discours psychanalytique, puisque c'est bien d'un discours psychanalytique qu'il s'agira, là. On a l'occasion de s'en rendre compte quand des personnes sont imposées, comme cela a été situé hier par un des intervenants qui disait qu'il avait été nommé comme responsable d'un sous-groupe. Il avait bien précisé qu'à son avis, dans ce cas là, rien ne pouvait fonctionner.

Ce qui n'est encore pas très clair pour moi, c'est le rôle exact que jouera la personne en plus. Tel que je l'ai ressenti jusqu'à maintenant dans les expériences que j'ai pu avoir des cartels — elles ont été assez fugaces ! (dans la mesure où jusqu'à maintenant, je n'ai pas eu l'impression que ce qui représente pour moi les conditions nécessaires au fonctionnement d'un cartel ait été respecté) — je pense que cette personne en plus est celle qui va permettre la quête de la chose, qui va permettre cette articulation, et va faire qu'il y aura toujours le désir de retrouver la chose qui sera maintenu dans le groupe.

Mme X.. : Je n'ai pas compris pourquoi hier on a fait une différence entre les grands groupes et un groupe plus restreint. Si les groupes de mathématiciens se donnaient une idée du mode de fonctionnement possible des cartels, comment peut-on imaginer que des règles logiques qui fonctionneraient pour des cartels ne soient pas applicables ou extensibles à des groupes comportant davantage de gens qu'un nombre limité de six personnes ?

GENNIE LEMOINE : Pour la raison que je crois avoir dite. C'est qu'on passe du travail de l'analyse propre dont on parle en petit groupe et avec le sentiment de s'exposer à un niveau où on ne se risque plus et où on peut passer au grand groupe si on veut, et encore je ne vois pas l'intérêt. Cela passe sous une forme ou sous une autre. Mais au départ c'est ce passage qu'il s'agit d'assurer et il ne peut l'être qu'à partir du petit groupe de trois ou quatre. On ne peut pas d'emblée parler de sa propre analyse dans une foule.

Mme X.. : J'avais l'impression que c'était lorsque des règles logiques ne présidaient pas à la structuration d'un groupe restreint qu'alors en effet c'était valable pour un petit groupe et cela ne l'était plus pour un groupe plus large, et qu'à faire trop cette différence entre ces deux types de groupes, différence: que même un champ comme la psychologie sociale qui s'intéresse aux groupes ne reconnaît pas absolument, à ce moment-là on n'avait plus de moyens critiques ou même d'élaboration et de construction du grand groupe.

GENNIE LEMOINE : Pourquoi voulez-vous construire le grand groupe ?

STEPHANE DI VITTORIO : C'est la question : pourquoi faut-il construire le grand groupe ? Si je peux rapporter quelques réflexions qui me sont venues depuis hier, la chose qui m'a le plus ouvert une certaine lumière sur le cartel comme je le constate, c'est cette évocation du groupe des mathématiciens. Lacan nous a dit hier que, si on les prenait comme exemple, eux avaient bien cette notion qu'il y avait «un en plus».

Le contrôle n'est pas, lui non plus, une situation où il est question de parler de son analyse ou d'exposer son analyse. Dans la situation de contrôle, ce dont on parle est d'une certaine façon limitée, subtilisé à une relation un tout petit peu plus spéciale et qui est ce qui se passe entre le patient et l'analyste. Est-ce que le cartel n'est pas aussi quelque chose qui implique un sujet bien délimité, qui est la mise en commun d'un savoir être ?

Il y a toute une série de questions que je pose. La seule à laquelle je n'ai pas répondu, c'est celle de la limite supérieure qui est en train de se débattre en ce moment. Je constate que l'autre question qui vient aussi dans le circuit est celle-ci : on ne peut pas faire un cartel avec

n'importe qui. Je présume que c'est parce qu'on ne peut pas le faire avec les gens qui vous sont trop proches et qu'on ne peut pas le faire avec les gens qui vous sont trop éloignés. Parce que ce qu'il s'agit de mettre en commun, c'est cette production de discours nécessaire et j'ai l'impression que si dans un cartel il y a quelqu'un qui vous est trop proche, alors vous ne pouvez pas mettre en commun ce savoir qu'on ne veut pas communiquer aux autres par exemple.

C'est pour cela que l'expression de Lemoine : s'exposer, exposer son analyse ... est-ce que dans un contrôle on expose son analyse ? On n'expose peut-être que pour autant que cela se rapporte d'une façon incidente à ce qui se passe entre tel patient donné et tel analyste donné. Mais un contrôle n'a jamais été identifié à une analyse et je pense que c'est dans la même veine, par exemple, où on disait à Rome une des grandes choses, grossièrement et à vue d'œil, on disait : le contrôle a pris dans l'Ecole freudienne une dimension qu'il n'avait pas avant, ou qu'il n'avait pas ailleurs. Je pense que c'est dans cette ligne que le cartel s'inscrit aussi. Le cartel est une invention spécifique de l'Ecole freudienne. C'est dans la ligne de cet élargissement du contrôle, mais porté sur autre chose, c'est-à-dire sur le discours scientifique finalement.

Pourquoi les mathématiciens ont-ils l'impression si évidente qu'il y a quelqu'un en plus ? Parce que eux sont persuadés que le discours mathématique est nécessaire, qu'il est là et que chacun amène ce qu'il en a perçu. Est-ce que le cartel ne consiste pas aussi à faire surgir un discours nécessaire à partir de ce que les gens qui se rencontrent à plusieurs reprises, c'est-à-dire successivement, ils ne se rencontrent pas une fois pour toutes en disant : voilà ce que nous savons sur la question. Ils vivent et comme ils se sont choisis d'une certaine façon, cette façon n'est pas très éclairante en ce moment puisque Gennie Lemoine disait qu'on ne peut pas faire un cartel avec n'importe qui. Ils se sont choisis pour faire un cartel, c'est-à-dire qu'ils mettent en commun ce savoir qui affleure sur un sujet, et comme il y a une espèce de filiation là au moins dans le temps, cela ne vaut peut-être pas grand-chose comme cela, mais l'analyse est venue après quelque autre chose, nous disons peut-être le discours de l'hystérique. Les contrôles sont venus après historiquement. La question que je me pose c'est : est-ce qu'il y a quelque chose de concevable après les cartels ?

JUAN DAVID NASIO : Dans le texte de l'annuaire le cartel n'est ni un lieu de contrôle ni le discours analytique, c'est-à-dire qu'il n'est pas la pratique analytique. Il n'est pas non plus ce qu'on pourrait appeler un lieu de base. Le cartel a une spécificité très propre, et je dirais même, il fait les spécificités de l'Ecole freudienne, car la première chose qui saute aux yeux c'est que c'est la première société psychanalytique qui fonctionne avec une structure qui s'appelle la structure des cartels, bien qu'il reste à vérifier cette activité.

En tout cas l'Ecole freudienne et son unité de structure, les cartels, c'est une expérience nouvelle. Dans l'acte de fondation le mot à souligner c'est le mot *Acte*. Je dirais que dans l'Acte de fondation, le cartel s'institue comme un acte c'est-à-dire comme quelque chose de nouveau dans le réel des sociétés psychanalytiques. Sur ce point là je pense que le cartel n'est pas loin de ce que va, comme réel, soutenir une société de psychanalyse.

EDMOND SANQUER : Depuis sept ans on travaille sur psychose-institution à six ; ces six se sont cooptés, se connaissent parfaitement bien, et ayant sensiblement la même forme de travail. Car je pense que dans un cartel, ce qui fonctionne, c'est un travail au niveau de la passion, passion passionnée et passionnelle, c'est-à-dire que le « plus un » est souvent celui qui est le sujet de la haine du reste du groupe, ou celui qui est le sujet de l'amour du groupe.

Mais souvent cela ne s'aperçoit qu'après coup. Dans le moment du fonctionnement du cartel ; jamais cela n'apparaît en première lecture.

HUGO FREDA : A partir des remarques de M. Martin sur le « trois » dans le texte, je pensais tout de suite que *trois plus un* c'est à la fin la structure même de tout le discours analytique. Je pense jusqu'à quel point par la façon de travail, la manière dont se passe un travail de

cartel, ce qui détermine le cartel même, je pense que c'est surtout cette structuration à 3 + 1 que c'est à la fin toute la structuration du discours analytique que Freud a fait.

C'est que 3 + 1 c'est presque la structuration dans le concept, dans le numéro de la structuration œdipienne.

Je pense que derrière tout le possible fonctionnement s'il y a quelque chose de nouveau c'est qu'il y a une concordance très précise entre la façon d'écrire dans les Actes de Fondation de l'École 3 + 1, et la même structuration du discours analytique. Ceci est une chose.

Je pense ensuite, en associant, à un mot que Lacan emploie dans le Séminaire sur les *Formations de l'Inconscient* où il parle des «sans signes» ; jusqu'à quel point cette formulation dans les Actes de Fondation de l'École, ce type d'écriture, (quelque chose qui s'écrit est vraiment très important), fonctionne comme un insigne, quelque chose à quoi la formation de l'analyste fait référence.

Cela veut dire que faire référence à quelque chose d'écrit c'est vraiment très très important, dans la même théorie analytique.

Je pense qu'essayer de trouver à quoi on fait référence quand on parle de trois plus un c'est vraiment renvoyer directement au discours analytique même, dans sa propre problématique intérieure.

RENÉ EBTINGER : Dans l'Acte de fondation, si je l'ai bien lu, Jacques Lacan propose une structure qui doit avoir une fonction : le travail.

Je vais reprendre une distinction à laquelle j'avais déjà fait allusion il y a quelques années ici même à la Maison de la Chimie, mais qu'il me paraît nécessaire de rappeler : *travail* et *production*, très souvent ces termes viennent indifféremment ou alors dans un rapport de subordination : il faut travailler pour produire.

Si nous prenons trois termes, travail, production, «plus un», on pourrait peut-être formuler une interrogation : est-ce que le cartel est un lieu de travail, c'est je crois une évidence qui ressort de la définition de l'acte même constitutif de ces cartels, mais est-il nécessaire qu'ils produisent, ou la production ne peut-elle pas être considérée comme quelque chose qui viendrait éventuellement de surcroît ?

Comme autre chose dans l'analyse ; de surcroît au niveau d'un travail écrit, d'une publication, mais le travail, comme je le conçois, c'est que ça marche au sens de *Leistung*, qui est intraduisible, qu'on peut reprendre tout au plus comme performance et que, pour ma part, j'entendrais dans le sens d'un fonctionnement de l'appareil psychique.

Et pour que soit attesté que quelque chose fonctionne sur le mode de l'appareil psychique la personne «plus un» est peut-être nécessaire pour en témoigner, pour en être le témoin, *testis*, faute de quoi il y a risque d'enlèvement dans l'imaginaire et que le ou la «plus un» soit tout de même présent, mais sous une forme entièrement imaginaire, ouvrant à toutes les déviations que Lacan un jour — je crois, j'espère ne pas le trahir — a qualifiées dans leur fonctionnement d'obscènes.

JEAN-PIERRE DREYFUSS : Je voudrais revenir sur le mot *travail*, qui est employé dans la doctrine freudienne à deux endroits notamment, lorsqu'il s'agit du travail du rêve et lorsqu'il s'agit du travail du deuil.

Ce n'est donc pas une notion qui doit nous prendre absolument au dépourvu.

Il y a un autre terme que j'ai retenu, c'est le mot : s'exposer, ceci m'amène à revenir à ce qu'on pourrait appeler la clinique du cartel. Nous avons constitué, il y a trois ou quatre ans, un groupe de travail ; jusqu'à ces derniers temps, notamment jusqu'à hier soir, je n'étais pas très sûr que malgré les modifications qui ont affecté ce groupe, ce groupe s'était transformé en

cartel, nommément, parce que je pensais que la «plus une» s'incarnait dans une personne déterminée, définitivement, pendant la durée de ce groupe.

De cela je suis un peu revenu en entendant tout ce qui s'est dit depuis hier soir.

Ce que je voudrais rapporter de ce groupe c'est la chose suivante :

Ce groupe s'est réduit, nous étions une dizaine au départ et nous nous sommes retrouvés six ; j'ai l'impression que l'élimination, je dirais presque l'auto-élimination d'un certain nombre de participants qui étaient là au départ s'est accompagnée d'une certaine élimination justement des effets de groupe, c'est-à-dire ce qui ressortait de l'enseignement sous sa forme traditionnelle autrement dit du «faire valoir». Justement ce qui est devenu possible dans ce groupe qui maintenant, je le crois, s'est transformé en cartel, cela a été justement de s'exposer — pas forcément de raconter son analyse — mais de s'exposer c'est-à-dire de prendre des risques justement ; c'est à ce moment-là que les risques ont été vraiment pris au sens où je dirais que s'exposer ce n'est pas la même chose que s'exhiber.

JEAN-JACQUES MOSCOVITZ : Je voudrais dire un mot à propos de cette situation dans laquelle nous sommes, à savoir qu'on voudrait faire un précepte, un concept. C'est-à-dire du précepte de fabriquer un cartel on va essayer de trouver comment cela fonctionne, comment en quelque sorte on pourrait l'ériger en concept.

Effectivement là il est proposé ce «plus un» ou «plus une» de telle façon qu'à mon sens ce «plus une» serait cette petite chose détachable du tout, cette chose qui définirait tout le reste, mais qui aussi définirait ou permettrait à un moment donné de définir, l'idée de finitude du cartel. Ce quelque chose qui ferait que par exemple, à un certain moment les participants du cartel décideraient que ce n'est plus un cartel, qu'il faudrait l'arrêter, arrêter en tout cas de l'appeler cartel.

Il y a là un problème tout à fait particulier, cela ou ne peut poser qu'en petit nombre, dans la mesure où, quand il se fabrique, ce cartel, quelque chose se fait qui est un code entre les participants avec sa propre histoire à l'intérieur du cartel. A un moment donné, probablement, quelque chose se passera, qui fera que cela se finira, sera terminé. Il faudrait peut-être arriver à définir quelles sont les conditions minimales pour arriver à faire naître un cartel, et peut-être aussi à délimiter les conditions extrêmes ultimes qui feraient que ce ne serait plus, à ce moment-là, un cartel.

Je crois que l'un des aspects le plus compliqué c'est de définir ce que c'est que le consentement entre participants du cartel. Cela renvoie à cette problématique extrême de l'hypnose à savoir de la soumission en quelque sorte au savoir de l'autre, et d'accepter de se laisser faire le temps qu'il faut pour pouvoir, à un moment donné, rendre compte de cette réception, de cet accueil, de ce savoir.

En ce sens, je pense que le «plus une», pourrait se définir de la manière suivante : savoir que c'est celui ou celle qui, à un moment donné, est un tout petit peu plus psychanalyste que tous les autres. A ce moment-là, il a été suffisamment placé pour s'étonner de ce qui se passe et se poser la question de savoir ce qu'il fait là ; au fait qu'il peut peut-être partir ou être absent la fois suivante ; faire que peut-être ce soit lui qui soit une question mais peut-être sans le savoir lui-même. Il y a là quelque chose qui travaille effectivement, de savoir si ce qu'il en est du cartel se définit vraiment par rapport au «plus une» et si on peut en faire un concept.

Je voudrais préciser, avant de passer la parole, deux choses : tout d'abord hier on a discuté pendant une heure et demie pour bien préciser que «plus une» était toujours présent et qu'il s'agissait d'une personne dont je ne crois pas qu'on puisse le spécifier par autre chose que par ce dont il s'agit, c'est-à-dire d'inciter, de stimuler, de provoquer le désir de l'autre, en entendant là le cartel.

Or, vous le savez, nous sommes des analystes, cette stimulation, faire du désir le désir de l'autre, le soutenir, cela peut se faire par n'importe quoi, justement c'est là la capacité du signifiant.

C'est un point qui me paraît très important qu'hier nous avons abouti à dire qu'il ne s'agissait pas de quelqu'un qui est absent, ni de quelqu'un qui soit un analyste plus qu'un autre, il s'agissait plutôt d'un élément qui joue dans le cartel porté effectivement par un sujet, mais il me paraît aussi qu'il y a une autre chose importante pour mener la discussion — c'est un rappel aussi du texte — c'est que le cartel n'est pas une création *ex nihilo*, le cartel fait partie des structures de l'Ecole freudienne ; c'est-à-dire que le cartel se situe — je le disais tout à l'heure — comme une unité dans la structure de l'Ecole freudienne.

C'est un point dont il serait aussi important de discuter. Il y a ici dans le texte une référence à plusieurs reprises, que l'Ecole peut être considérée comme une expérience inaugurale ; est-ce qu'aujourd'hui, onze ans après, on peut dire que nous pouvons maintenir ce terme d'expérience inaugurale ?

NICOLE PEPIN : Je voudrais continuer un peu sur ce que je disais tout à l'heure ; dans le chiffre 3 plus 1 personnes l'important, pour que ça fonctionne, c'est la personne en plus et c'est là qu'il ne faut pas se tromper sur le choix de cette personne. Sinon ça ne fonctionne pas (!) si j'ai raison de penser que cette personne en plus va faire que sera maintenue, pour l'avènement d'un travail théorique, la quête de la chose.

Je pense que le travail de cartel est un dépassement ; un premier pas vers l'élaboration théorique, au-delà de l'analyse personnelle.

Il ne s'agit plus, je crois, d'exposer son analyse personnelle dans un travail de cartel, c'est au-delà que ça se situe. Pour préciser l'intérêt du choix de la personne en plus ; ce n'est qu'ensuite, dans un second temps, qu'on abandonnera le travail de cartel pour se retrouver, dans un travail à deux (même si le groupe reste de 4, 5 ou 6).

Pour l'élaboration d'un travail théorique psychanalytique, il faut obligatoirement qu'un analyste ait le renvoi de sa parole, par un autre analyste, autrement je ne pense pas qu'une élaboration théorique psychanalytique soit possible.

Là encore le choix de la personne — et on se retrouve, peut-être dans une situation de contrôle — aura la plus grande importance parce que n'importe qui ne pourra pas tenir ce rôle-là ; il est bien évident que n'importe quel analyste ne pourra pas tenir ce rôle là pour n'importe quel autre analyste, je dirais que cette personne, en plus, doit être le « tout en une » ; que cette personne à elle seule doit pouvoir solliciter le désir inconscient, cette quête, cette recherche, qui permettra, dans un certain laps de temps, une élaboration théorique.

NICOLE GUILLET : Je voulais résumer deux ou trois choses qu'il me semble avoir comprises depuis très longtemps sur les cartels. Il y a juste la fonction de l'« un en plus » qui m'intéresse particulièrement aujourd'hui, il me semble que cela a été très important en 64, quand il y a eu cette fondation, je crois que cela n'a peut-être pas été assez discuté dans l'Ecole. C'est quelque chose, cette espèce de formation de cartel qui évite tous les échecs, tous les écueils que les groupes politiques entre autres ont rencontrés et rencontrent encore.

Il me semble qu'il faut, primo pour un cartel un désir de travail en commun d'un certain nombre de personnes, on verra ensuite le nombre, il faut évidemment des intérêts communs, une recherche théorique ; c'est une espèce de machine à se réveiller la tête ensemble, à vouloir trouver ensemble, il y a un effet de stimulation, etc.

Deuxièmement, il faut évidemment du transfert, c'est-à-dire qu'on ne peut pas travailler avec des gens qui ne sont pas des pairs, qu'on a choisis comme tels, des pareils, on peut parler avec eux sans aller au casse-pipe, on peut écrire n'importe quoi, apprendre à écrire, ils sont là parce

que cela les intéresse comme moi, ils ont décidé de supporter, de me supporter, etc. On s'est choisi.

Troisièmement il y a de l'analytique, c'est-à-dire qu'il y a des règles, d'abord il y a des rythmes de travail, réguliers, aucun cartel ne peut fonctionner sans une espèce de rythme, c'est important si on manque, c'est important si on ne respecte pas ce rythme. Il y a des règles, entre autres la règle du chiffre est extrêmement importante, cette fourchette de trois à six me semble extrêmement importante, c'est ce que j'appellerais la bonne consistance subjective. C'est-à-dire qu'à trois, évidemment, c'est la famille, c'est deux contre un, etc. et au-dessus c'est la masse, c'est-à-dire qu'au-dessus n'importe qui peut dormir, rêver, devenir un pot de fleurs, enfin toutes les résistances sont possibles, tandis qu'à six — je ne suis pas assez calée, il me semble que dans les petits groupes qu'on a souvent faits à La Borde, les U T B, etc... on a toujours respecté cela, sans trop bien le savoir. Par expérience on a toujours retrouvé ce chiffre, on allait jusqu'à sept, mais c'était des choses différentes.

Quatrièmement, il me semble qu'il faut de l'«un en plus», c'est-à-dire que là c'est ce qui assure que le cartel ne va pas devenir un cartel de cosmonautes ou je ne sais quoi, c'est-à-dire que cela va faire une ouverture ; une ouverture sur quoi ? Sur l'extérieur, l'extérieur du cartel, des cartels de l'Ecole freudienne, c'est l'Ecole freudienne, c'est-à-dire que par exemple aujourd'hui on peut dire que ce qu'on est en train de faire c'est de l'«un en plus» par rapport à tous les cartels dont les participants parlent aujourd'hui. Par exemple, il me semble que le travail qui a été expliqué hier matin par Mme Soler était intéressant parce que le fait qu'ils avaient à rendre compte d'un travail a fonctionné peut-être dans leur cartel comme de l'«un en plus», il me semble que c'est ça. Il me semble que sinon les cartels font du ron-ron ; même à six il y a une possibilité de ron-ron, de fonctionner comme ça d'une manière fermée, qu'il n'y a rien d'exhaustif — je n'aime pas bien le mot production, productif, j'aimerais mieux ouverture — et marqué, pointé par notre appartenance à l'Ecole freudienne.

Dans les petits groupes qu'on avait faits à La Borde, il me semble qu'on évitait l'écueil du ron-ron parce que le fou pouvait fonctionner ou le fait d'être là pour soigner les fous pourrait fonctionner comme hier Lacan l'a dit, pour la mathématique. C'est-à-dire que cela faisait de l'«un en plus», on était obligé de trouver là quelque chose parce qu'il y avait l'exigence des symptômes du fou qui dérangeait. Mais on avait été obligé de créer un groupe qu'on appelait le «groupe des groupes», qui avait pour fonction uniquement de pointer les cartels, de savoir ce que ce cartel fichait, est-ce que cela ne devenait pas effectivement un cartel de cosmonautes qui était là tout à fait pour faire autre chose que de travailler.

Mme G. : Je voulais simplement dire que nous avons formé un cartel avec au départ, le but de travail mais également d'aller à l'encontre de ce qu'on pourrait appeler une «séminairite» aiguë.

Dans certaines régions chacun fait son séminaire, et se rengorge justement de son séminaire, c'est un peu pour aller à l'encontre de cette tendance que nous avons formé un cartel en éprouvant le besoin au départ de nous référer au texte, dans l'Acte de fondation. Je pense que quand, à peu près un mois après, on a annoncé la réunion des cartels, cela nous a fait vraiment très plaisir.

PHILIPPE GIRARD : Est-ce que le cartel ne serait pas une tentative pour éviter deux types de groupements ou de regroupements, disons une figure totalitaire, avec les phénomènes d'identification, etc. et une figure qui a diffusion actuellement, celle du libéralisme. Autrement dit, l'«un en plus» fonctionnerait comme l'instrument pour éviter ce qu'on appelle la psychologie de masse avec tous les effets qu'on connaît, et d'autre part pour ne pas sombrer dans une république des «ego», égalité fictive évidemment.

A quelles conditions peut-on échapper à ces deux modes d'institution du social, du lien social ?

S'il y avait à définir la fonction des cartels, ce serait par rapport à cela ; en prenant en considération aussi bien les figures dominantes passées comme l'Armée, l'Eglise, plus nouvellement le Parti, que l'idéologie nouvelle. Pour le moment, je n'ai pas d'expérience de cartel, ou très peu, mais ce qui se produit autour, pour contourner ces deux difficultés, n'est pas parfaitement convaincant. Ces difficultés, nous n'en sommes pas pour le moment, à ma connaissance, sortis. Je crois que c'est cela que l'Ecole freudienne tente de résoudre, non seulement par rapport au registre politique, mais aussi en ce qui concerne l'institution analytique.

Les mathématiciens – vous avez dit hier, si j'ai bien compris, qu'ils parviennent à résoudre ces difficultés, celles du «et moi, et moi, et moi» des groupes libéraux, et celle de «l'Autre» ou de l'objet en faisceau, sur lequel, par lequel, dans lequel il y a identification et la constitution du «nous autres.»

Les cartels peuvent-ils engager l'Ecole hors des voies de la suffisance, de la communion tacite et du conformisme, et constituer par là un moyen de formation et un autre type de lien social ?

ANNICK DREYFUSS : J'ai une très petite expérience des cartels et je voudrais simplement ajouter quelques mots à ce qu'a dit Jean-Pierre Dreyfuss tout à l'heure parce que je participe au même cartel que lui et que j'ai pu observer cette auto-élimination.

Au départ, comme il l'a dit, les gens sont là, on est une dizaine, il y a une sorte de fascination réciproque dans le sens du faire valoir, et par l'auto-élimination s'est donc constitué en quelque sorte un cartel sans qu'il y ait ce fameux «plus un» nommément. C'est-à-dire qu'on s'est retrouvé en position d'analysant (c'est comme ça que cela m'apparaît) et à la fois quand même d'analyste. Le «plus un» se retrouverait en position d'analyste du cartel, mais à la limite sans le savoir, et sans que ce soit «un» nommément.

Cela me paraît essentiel et ça me paraît maintenant – comme ça apparaît être après tout ce qu'on a dit – après le déblayage de Nasio, que c'est une expérience unique. C'est quelque chose d'unique: ce n'est ni la base, ni le contrôle, ni la situation analytique. Mais cela mérite donc quand même un éclaircissement, parce que ce sont donc deux analysants et un analyste, mais pas en plus comme ça, nommément, l'analyste avec les analysants : on est à tour de rôle, on est en même temps analysant et analyste.

Les chiffres 3 – 6 en ce sens me paraissent aussi essentiels ; au-delà de six on a constaté que cela ne va pas, il y en a toujours un de trop, ou deux de trop, etc. entre trois et six, c'est parfait.

Là où il y a encore des questions c'est justement en ce qui concerne l'explicitation de comment ça fonctionne, là, ça me paraît mystérieux.

JUAN DAVID NASIO : Je voudrais répondre en vous lisant une citation de l'Acte de fondation justement ; «plus une» – je continue la citation que M. Martin a faite hier – chargée de la sélection de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun. «... après un certain temps de fonctionnement les éléments d'un groupe se verront proposer de permuter dans un autre.»

C'est-à-dire qu'il y a un travail, un mouvement de permutation, non seulement inter-cartels, mais aussi à l'intérieur même du cartel ; il y a encore quelque chose de plus à ajouter : «la charge de direction ne constituera pas une chefferie dont les services rendus se capitaliseraient pour l'accès à un grade supérieur, et nul n'aura à se tenir pour rétrogradé de rentrer dans le rang d'un travail de base.»

PIERRE BASTIN : Ce que j'ai entendu hier soir à propos de l'expérience d'un certain nombre de groupes c'est que ça aboutissait un peu à n'importe quoi, on était des copains et on discutait de choses et d'autres, bref cela n'allait pas.

Et puis, il a été fait allusion, comme ça, sans aller plus loin, au schéma L , à l'axe $a - a'$.

Ça m'amène à poser cette question : est-ce que la fonction de la « personne en plus » n'est pas d'abord de faire obstacle à l'intersubjectivité, c'est-à-dire à un groupe de copains où tout ce qui peut fonctionner sans une personne en plus peut très bien instaurer une relation purement imaginaire, produire donc un discours purement linéaire, et que, dans cette perspective du schéma *L* qui a été évoquée, cette personne en plus se trouvait sur l'autre axe, l'axe du transfert : *S-A*, ce qui donne à ce groupe la possibilité de produire, de métaphoriser, afin que quelque chose d'autre puisse advenir.

D'autres réflexions comme : trois plus un, ça fait quatre, et dans le schéma *L*, il y a quatre termes, dans les quatre discours : universitaire, de l'analyste de l'hystérique, du Maître, c'est aussi le jeu de quatre termes qui s'interchangeant produisent des discours différents. Je ne peux pas en dire plus, mais enfin je constate qu'on a là aussi quatre termes.

Pour répondre à quelque chose qui a été dit il y a peu de temps c'est que la « personne en plus » n'est pas un chef, n'est pas un égal, mais remplit une certaine fonction dans la structure de ce cartel.

Maintenant, comment est-ce que la « personne en plus » va remplir cette fonction ?

Et à propos du choix, je pense qu'il est bien dit aussi dans l'Acte de Fondation qu'il s'agit de personnes qui se sont dit mutuellement un désir de faire quelque chose ensemble ; à partir de là je ne pense pas qu'il y ait des qualités particulières à remplir pour être la personne en plus, si ce n'est d'avoir été choisi comme ça par trois autres, par consentement mutuel pour qu'ensuite quelque chose fonctionne.

MARIA VELISSAROPOULOS : Je voudrais simplement faire remarquer qu'on a parlé des quatre discours ; je pense qu'effectivement le cartel c'est ce qui permet d'articuler quelque chose du fonctionnement de l'École aux quatre discours, mais je ne pense pas que le « plus une » ce soit le quatrième terme des quatre discours. Je pense que c'est ce qui permet le passage dans la métaphore, ce qui permet la métaphorisation.

Tout à l'heure j'avais été assez étonnée qu'on parle d'une personne, du choix de la personne, je ne sais pas si c'est vraiment de ça qu'il s'agit, je pense que par exemple si le « plus une » on pouvait l'entendre dans la définition du signifiant : « le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant », c'est au niveau du *pour* que se trouve ce « plus un ».

DOMINIQUE POISSONNIER : Je voudrais suivre un peu ce que disait Bastin tout à l'heure en ce sens que deux remarques me semblent importantes dans la façon dont nous percevons ce « plus un ». A la fois il s'agit d'un « plus un » qui est toujours présent qu'on le veuille ou pas, et ceci me fait penser à ce que, dans une analyse bien entendu, il n'y a pas que deux personnes, on n'est pas sur cet axe imaginaire, et qu'il s'agit là de repérer ce « plus un ». Le repérage étant peut-être encore plus important, le repérage consistant surtout à lui ménager sa place et à permettre que quelque chose soit dit à ce niveau.

D'autre part, ce que Nasio rappelait à l'instant il y a nommément une personne qui dit être ce « plus un » à qui sont confiées certaines tâches, certaines servitudes, ceci évoque pour moi la fonction du « passe-seuil » ; est-ce que la constitution de ce « plus un » par rapport au groupe n'est pas analogue à la situation organisée dans la Passe où un ou deux passeurs sont là mis en position telle que ce que dit le passant serait perdu ailleurs ; on rejoint là la notion d'ouverture de production, de « pour un autre signifiant », de quelque chose qui se fait pour l'École, de façon là aussi à sortir d'un discours qui serait clos, qui resterait entre des « moi-moi-moi », à des niveaux imaginaires.

JOSÉ GUEY : D'une part, cette question de l'« une en plus » tourne autour d'une place occupée par une personne différente. Il me semble que ce qui a été dit ici c'est que dans un cartel, choisi ou pas, il n'est pas évident que ce soit toujours la même personne qui, à l'intérieur du

cartel occupe cette place. Il y a une personne qui occupe cette place, à qui on s'adresse, mais qu'ultérieurement, dans un temps plus ou moins long, le passage du travail doit se faire vis-à-vis d'autres personnes de l'Ecole et ultérieurement, pourquoi pas, à l'extérieur de l'Ecole ; c'est comme cela que ça fonctionne, me semble-t-il.

Il a été question aussi de ce contrôle et de cette critique interne et externe.

D'autre part, — et je rejoins l'exemple des mathématiciens, qui parlent de la mathématique comme d'une personne, — il me semble qu'il y a là à repérer que ce qui cause ces cartels et finalement l'Ecole, c'est la psychanalyse.

Concernant les grands groupes il me semble qu'au-delà d'un certain nombre on est dans une structure de spectacle et non plus dans une structure de discours.

Par ailleurs, s'il est exclu qu'un cartel comporte deux personnes c'est qu'on a à faire à ce moment-là à deux discours qui s'affrontent et qui ne débouchent pas ou qui ont énormément de difficultés à déboucher sur un troisième.

JUAN DAVID NASIO : Je voudrais simplement rappeler qu'hier nous avons fait la différence entre le «plus un» et l'«un en plus». Le «un en plus» a été considéré comme étant ce qui vient de se produire, le sujet, en parlant dans des termes propres à la doctrine analytique, et que le «plus un» c'est non pas quelque chose qui vient clore une structure mais ce qui vient, en étant à la limite de la structure, la faire consistante et l'ouvrir à des autres structures.

Ce «plus un» c'est justement ce qui permet la connexion du cartel avec le reste des structures de l'Ecole, cela me paraît important à bien marquer comme différence.

Concernant le contrôle interne-externe, il y a cette phrase ; «Ceux qui viendront dans cette école s'engageront à remplir une tâche, une tâche soumise à un contrôle externe et interne».

CHRISTIANE BARDET-GIRAUDON : Est-ce que c'est excessif de poser le problème de l'ambivalence à l'égard du cartel et le problème des effets du cartel sur chacun des participants et sur son travail ?

C'est-à-dire est-ce que cet effet du cartel débouche automatiquement sur un travail collectif ? Ou est-ce qu'il n'y a pas aussi des moments où l'effet du cartel ça peut être de forcer à écrire ou de retrouver une détermination à écrire mais qui peut-être peut ne pas être orientée à ce moment-là vers le cartel, mais peut-être ailleurs ?

Est-ce qu'il n'y a pas une indétermination, si vraiment il s'agit de production et de travail, peut-être pas dans les buts mais disons dans les orientations du travail ?

A ce moment-là peut-être que le caractère éventuellement pesant ou le risque de monotonie ou d'encroûtement du cartel — s'il y a peu de gens, malgré tout ce n'est pas seulement un facteur positif dans la mesure où on se connaît, où on a plus de liberté pour parler, ça peut être aussi une limite de l'information. Peut-être qu'on ne peut pas contrôler non plus le fait qu'on se soit groupé comme ça et pas autrement.

Parce que ma question c'était finalement : s'il était question de production, pourquoi ne posait-on pas la question des déterminations à écrire ? Est-ce que c'est uniquement par sympathie pour autrui dans le cas du cartel ou est-ce qu'aussi il ne peut pas y avoir un sentiment de fureur ou de quelque chose ? Dans la détermination à écrire il peut y avoir ambiguïté dans les motifs.

JUAN DAVID NASIO : Je traduirai cela ainsi — je ne sais pas si c'est possible : — nous avons parlé des productions dans le cartel, est-ce que le cartel n'est pas une forme de structure qui permet la reproduction, je pense tout simplement à la croissance de l'Ecole comme institution. Si elle est ou pas une institution, c'est une autre question à se poser.

NICOLE GUILLET : Je trouve que c'est la question la plus importante, mais il me semble dans ce cas-là qu'il faudrait qu'il y ait un cartel qui aide à assurer cette fonction de l'«en plus» dans le cartel, c'est-à-dire qu'il est bien évident qu'il faut établir toutes sortes de règles y compris des règles de roulement des cartels et de roulement de cette fonction de l'«un en plus» dans le cartel. Il faut que ce soit vraiment comme une espèce ... il y a des tas de mots qui viennent et qu'on n'aime pas du tout, ce n'est pas pour rien, j'allais dire de pointages, de rendre compte à l'École, je pense à des fonctions de secrétaire, des fonctions tout à l'heure on a dit de commissaire, etc., cela évoque toutes sortes de choses qui sont très complexes ; c'est peut-être pour ça que Girard est pessimiste.

Quand je disais que, par exemple dans de petits groupes qu'on appelait des groupes de parole ou des groupes de psychothérapie de groupe où il y avait un ou deux fous, structures qui fonctionnaient comme des cartels, à La Borde, le fait qu'il y avait un fou ou deux ou trois pouvait éviter une sorte de ron-ron du groupe. Mais en fait on peut dire aussi que cette fonction de l'«un en plus» si on attendait qu'elle soit faite par le fou qui pouvait jouer, évidemment très facilement le devenir, ou le Führer, ou la destruction du groupe, on pouvait aussi dire que ça pouvait devenir un groupe de fous, la folie assurait cette fonction symbolique. Donc tout était raté, c'est ce qu'on a souvent fait.

Il s'agit donc bien d'une fonction très importante, et comment l'assurer, comment la faire vivre ?

PIERRE MARTIN : Dans la suite des propos que Nasio nous rappelle et peut-être pour articuler avec certains des autres propos tenus si intéressants, je voudrais seulement faire intervenir l'avant-dernière phrase dans l'Acte de Fondation avant que l'auteur n'aborde la description des trois sections ; cette avant-dernière phrase, la voici :

«Ceci, — c'est-à-dire ce qui concerne précisément l'organisation structurale du cartel, — n'implique nullement une hiérarchie la tête en bas, mais une organisation circulaire dont le fonctionnement, facile à programmer, s'affermira à l'expérience».

PHILIPPE GIRARD : En réponse aux aménagements que préconisait Nicole Guillet, je dirais que les «roulements» n'ont jamais rien empêché. Les commissaires sont devenus «du peuple» et les secrétaires sont devenus «généraux». Je ne pense pas que ce soit par des modalités de cette sorte qu'on arrive, disons, à parer aux deux modes de collectif que je désignais. Quant à la dénégation de l'autorité et de la hiérarchie, qui a cours actuellement, ça ne les a jamais empêchés de fonctionner à la demande même de ceux qui les récusent.

Ces questions sont d'autant plus complexes, que ce que l'on appelle l'idéologie nouvelle, à différencier de l'idéologie dite bourgeoise, s'efforce à l'invisibilité en fonctionnant à «l'entre nous», à la familiarité, à l'appartenance, etc. Et rien n'assure qu'elle soit à l'abri du totalitarisme qu'elle tente de conjurer.

NICOLE PÉPIN : Je voudrais continuer ce que j'ai dit et enchaîner sur ce que j'ai entendu il y a quelque temps, au niveau de la limitation du travail théorique dans le cartel et de l'agressivité qui se déclenchait. Il me semble qu'obligatoirement un travail théorique dans un cartel ne peut qu'être limité, et je ne parlerai pas d'agressivité mais je parlerai aussi de la dimension de la haine.

Dans la mesure où il y a des interventions multiples, parasitaires dans un groupe trop important, il y a une limitation qui se fait d'autant plus, qu'on ne peut pas, entre camarades de travail, travailler autrement qu'en tenant compte d'une dimension particulière de fonctionnement que j'appellerais le «semblant social». Je veux dire qu'étant liés par des liens de camaraderie ou d'amour, à quelque degré que ce soit, il y aura toujours quelque chose à préserver qui, à mon avis, mettra obstacle à ce que la «personne en plus» puisse tenir son rôle complètement.

Le rôle de la «personne en plus» se situe, comme je l'ai dit tout à l'heure, au niveau de la quête de la chose. Elle va pousser cette quête dans le sens d'une provocation qui ira — là, je pèse mes mots dans ce que j'ai à dire — parce qu'il me semble que la personne en plus aura à maintenir la dimension de la mort pour que l'avènement d'un discours théorique et l'élaboration théorique puissent se faire.

Si je parlais tout à l'heure d'un au-delà de la situation de cartel, pour en arriver à la situation de contrôle en disant que là on risque d'obtenir que la personne en plus soit le «tout en une», c'est qu'il n'y a que dans cette situation que l'analyste, qui essaie de réaliser une élaboration théorique, est maintenu dans «l'être pour la mort» : il n'y a que dans ces conditions-là qu'une élaboration théorique est possible.

JACQUES CRÉPIN : Je voudrais parler de ce que je n'appellerai pas un cartel mais un groupe : le groupe dit d'Amiens-St-Quentin.

Je voudrais en parler pour dire qu'il me semble qu'à partir de ces journées d'étude il va se poser des questions ; en effet, on est en train de découvrir par exemple que quand nous avons un petit peu réfléchi au nombre de personnes qui pourraient constituer ce cartel, ces réflexions n'ont jamais été très loin.

Nous sommes actuellement et depuis le début neuf ; j'avoue que c'est depuis hier soir et depuis ce matin que nous commençons à nous poser la question de trois et six.

Je dirai aussi que nous n'avons jamais réfléchi à la question du «plus un» ou du «plus une» probablement d'ailleurs parce qu'au moment de s'instituer en cartel nous n'avons pas véritablement lu les actes de fondation desdits cartels.

Je voudrais simplement indiquer que nous nous posons peu de questions et la preuve en est, il me semble que cela a affleuré une ou deux fois ici, une question qu'on ne s'est jamais posée c'est que dans notre groupe, une question très sous-jacente mais qui est toujours là, c'est que dans ce groupe il y a deux couples et cette question-là est une question qui après tout n'est peut-être pas propre à notre groupe, je voudrais signaler — à titre d'anecdote — que la seule fois où il y ait eu une absente à ce groupe c'est que la neuvième personne était partie pour se marier.

Je raconte cela à titre d'épisode dans les questions que nous allons sûrement nous poser en rentrant à Amiens-St-Quentin tout à l'heure.

JUAN DAVID NASIO : Est-ce que je pourrais vous demander quelles sont les choses que vous avez justement projetées, pensées, après la discussion qui a eu lieu hier soir ?

JACQUES CRÉPIN : Nous ne nous sommes pas rencontrés sauf sur le mode de rencontres individuelles ; nous ne sommes pas tous là ; il y a une chose que je voulais dire aussi qui me revient en parlant, c'est que dans la constitution du cartel, ce qui nous frappe après coup, c'est probablement pour cela que nous ne sommes pas un cartel en tout cas, c'est que finalement le thème choisi pour donner un nom, un insigne à notre cartel, a été quelque chose qui s'est fait très vite, comme une espèce de formalité ; à m'entendre dire cela aujourd'hui je me rends bien compte que cette formalité ne va pas de soi non plus.

J'irais jusqu'à dire que le «un en plus» pour le formuler comme ça, il se manifeste dans notre groupe, sous la forme de deux leaders, et comme par hasard ces deux leaders ce sont les deux personnes qui se sont mises d'accord pour choisir le thème qui a ensuite été très rapidement accepté par les sept autres participants, sans que ça fasse jamais question, finalement : Le thème étant le premier discours de Rome.

COLETTE VAN DE POORTER : Vous avez parlé de la mathématique comme d'une personne et vous aviez dit qu'il était certain et curieux que, les mathématiciens se réunissant, il y a toujours une personne sous-entendue présente.

Il est curieux et il mérite d'être souligné que les sciences sont représentées par une femme, cette personne «une en plus» peut être la femme ; en tant que n'existant pas et se situant entre présence et absence.

Maintenant dans les mathématiques, la vérité est mise ou sous-entendue par avance et le jeu est d'y aller ou de la nier.

Je me pose cette question : quel est le rapport de cette «personne en plus» en rapport à la vérité ?

ANNICK DREYFUSS : Je voulais simplement ajouter que l'expérience de cartel n'a rien à faire avec ce qu'on pourrait appeler les expériences de dynamique de groupe ; cela me paraît essentiel à pointer.

NICOLE GUILLET : Il me semble que les sujets, les thèmes de travail, ça n'a pas tellement d'importance ; le choix des sujets de travail — à la limite on pourrait même imaginer que de temps en temps, quand l'Ecole en a besoin, on peut distribuer des sujets de travail ; moi, j'ai toujours aimé les exercices de piano, c'est-à-dire les choses obligatoires, mais à la limite, on peut dire : «Tel cartel, ce serait intéressant de travailler là-dessus», même travailler dans un cartel sur la science-fiction et ça a à voir avec l'Ecole freudienne de Paris, c'est-à-dire la psychanalyse.

Ce qui me semble peut-être plus intéressant c'est le choix du lieu ; du moins on devrait en parler, parce que peut-être que la fonction de l'«un en plus» est parfois assurée par le fait de se réunir au local de l'Ecole, et aussi inversement le fait de se réunir chez l'un, toujours le même, et pas chez les autres, ça peut être important dans le groupe, je trouve que ça il faut en tenir compte : l'appartement d'une personne fait partie de son corps, etc.

On ne va pas dire non plus que la fonction de l'«un en plus» sera assurée précisément parce qu'on sera dans le local de l'Ecole mais enfin, il me semble qu'il faudrait pointer toutes ces choses-là.

NICOLE PÉPIN : Je parlais tout à l'heure de semblant social comme pouvant mettre obstacle à l'élaboration d'un travail théorique en cartel, je voudrais préciser ce que j'entends par «semblant social». Le «semblant social», c'est ce qui fait que les gens peuvent vivre en société, c'est leur mode d'adaptation à la société, aux autres, aux petits autres qui les entourent. Je situe le «semblant social» au niveau de l'imaginaire ; relation imaginaire avec une incursion dans le symbolique, quelquefois.

Autre chose qui est d'importance dans les obstacles qu'on peut rencontrer au niveau de l'élaboration d'un travail théorique dans les cartels, c'est ce que j'appellerais, pour faire un parallèle, le «semblant psychanalytique». Le «semblant psychanalytique» qui non seulement met obstacle à l'élaboration d'un travail théorique dans le cartel mais, est beaucoup plus dangereux que le semblant social.

Pourquoi ? Parce que ça ne se situe pas du tout au même niveau ; le «semblant psychanalytique» ne pourra être utilisé que par des gens qui connaissent l'analyse et le fonctionnement de l'inconscient.

Ce qu'ils mettront en mouvement ce sera non seulement l'imaginaire et le symbolique, mais aussi, ils risquent de mobiliser quelque chose au niveau du réel.

Là, ça peut provoquer des réactions tout à fait dramatiques, on en a constaté les effets, dans différents groupes de travail. Ils étaient importants ; il fallait le signaler. Je situe là les obstacles du fonctionnement des cartels quand les gens sont imposés ; par une tierce personne ou par eux-mêmes ; quand quelqu'un se désigne pour être la «personne en plus».

FRANÇOIS HANAFI : Je pensais aux «trois plus un», à la relation triangulaire.

Cette personne présente ou absente ça pourrait être éventuellement le fonctionnement de l'Ecole puisque Lacan nous le disait hier : est-ce que l'Ecole a fonctionné jusqu'à maintenant?

Je pensais faire des petits dessins au tableau : en partant du triangulaire, on peut y mettre mettons le père, la mère et l'enfant, et ici ce qui manque : ce qui manque pour nous ce serait quoi éventuellement, ce serait les références au texte soit de Freud soit de Lacan.

Si bien que lorsqu'on fait les trois anneaux les uns dans les autres, c'est-à-dire ça, pour que ces trois anneaux existent, pour que le cartel existe, il faut qu'il y ait «plus un», c'est-à-dire la réunion de cela.

Qu'il y ait quelqu'un qui soit capable au centre de s'en occuper. J'imaginai également quelque chose au niveau du «trois plus un» en parlant du six, ce que vous disiez ; c'est-à-dire ce fameux triangle en les reliant comme ça.

Cela forme le triangle, mais si on les associe cela fait six points ; et si on regarde au niveau de l'assemblage de là, cela fait les quatre.

Ce qui peut revenir à dire : pour le fonctionnement d'un cartel, il y a les trois personnes, il y a éventuellement l'analysant, l'analyste et ce qui se produit, l'objet ; pour que cela puisse fonctionner il faut qu'il y ait l'extérieur c'est-à-dire la réunion de ces trois-là.

Il y avait autre chose que j'avais vu sur le fonctionnement de l'Ecole, le fondateur de l'Ecole, l'Ecole elle-même, nous ou moi, et pour que l'Ecole puisse fonctionner, pour qu'il y ait quatre, il manque quelque chose ici, le cartel, c'est-à-dire j'appartiens au cartel, et on peut arriver à réunir et faire éventuellement un cercle au lieu d'un carré.

Mais dans ce quatrième j'y vois énormément les références au niveau du texte mais aussi au niveau de la personne même qui a écrit les textes tels que Lacan et Freud, qui ont été, à mon avis, pour l'instant, toujours mis de côté comme ça, ce quatrième.

JACQUES LACAN : Safouan, vous n'étiez pas là hier à cinq heures, du moins quand j'ai ouvert la séance.

Vous n'auriez pas quelque chose à sortir sur ce qui quand même hier m'a donné la possibilité, aujourd'hui je m'en abstiens, d'un dialogue avec pas mal de personnes qui ont parlé.

Je serais content que vous disiez ce que vous pensez, là, de cette «plus une personne» que tout cartel littéralement évoque, a évoqué en tout cas pour moi et dont tout à l'heure je regrette de ne pas l'avoir ponctué ; tout à l'heure Philippe Girard a très bien marqué ce qui en est l'objectif, de sortir de la nécessité qui se cristallise du fonctionnement de tout groupe.

MUSTAFA SAFOUAN : Est-ce qu'on peut avoir une réunion pour cet après-midi ou non ?

Je préfère attendre l'après-midi.

JACQUES LACAN : D'accord. Il y a les choses que vous avez entendues ce matin, j'en ai eu d'autres hier qui étaient extrêmement suggestives.

MUSTAFA SAFOUAN : En tout cas, de ce que j'ai entendu ce matin, c'est surtout le «plus un» parce que c'est une fonction qui n'a aucun équivalent social auquel on puisse se référer. Comme on l'a dit, sur le plan social, on ne peut le définir que par l'inversion.

JACQUES LACAN : Il y a évidemment deux points, il y a d'une part l'organisation, la vie si on peut dire du cartel comme tel, et puis ce sur quoi certains dont Nasio ont insisté, à savoir la production.

MUSTAFA SAFOUAN : Mais ce n'est pas facile non plus de saisir, dans la topologie subjective, à quoi répond cette fonction.

Et de plus la question s'élargit — je vois la nouveauté, le caractère inédit de l'idée même d'organiser comme ça une collaboration entre plusieurs dans le travail.

JACQUES LACAN : Il me semble qu'il y a quelque chose de spécifique à l'analyse qui pose cette question qui est toujours plus ou moins bouchée, en fin de compte. Il me paraît difficile que des analystes ne se demandent pas ce que veut dire analytiquement leur travail en tant que c'est un travail en commun ; est-ce que l'analyste doit rester un isolé, pourquoi pas ? Pratiquement c'est ce qui se passe.

C'est quand même de nature à faire qu'on se pose la question : pourquoi est-ce ce qui se passe ? C'est déjà un minimum.

Si vous voulez mûrir quelque chose pour cet après-midi ...

CHARLES MELMAN : Qu'est-ce qui peut faire tenir ensemble des analystes dans un groupe de travail ? Il me semble que ce pourrait être le repérage du réel qui les convoque : en plus. Celui-ci se recouperait d'ailleurs avec la nécessité de produire dans un tel groupe un discours en plus de ceux qu'une étude en commun va inévitablement susciter : maître, universitaire, hystérique ...

JACQUES LACAN : Aubry, vous avez quand même peut-être des choses à dire qui surgissent de votre expérience ... qui est grande.

Mme AUBRY : Mon expérience a été que chaque fois que j'ai essayé de mettre en place quelque chose de l'ordre d'un cartel j'ai été mise en position de chefferie de telle manière que ce n'était pas supportable. On dit que quand il se passe quelque chose les deux y participent mais je n'avais pas l'impression que c'était le cas.

Ce que je peux dire c'est qu'avant la fondation de l'Ecole, quand j'étais à Paris, j'ai pu tout de même faire quelque chose où chacun a pu prendre sa voie qui me paraît répondre à la visée du cartel, sinon à son fonctionnement. C'est-à-dire que chacun a fait sa marche dans le sens de ce qu'il en était de son analyse, mais sa marche personnelle est relativement solitaire, tout en faisant partie tout de même de quelque chose qui avait valeur de signifiant, je pense aux Enfants-Malades. Et puis alors, j'ai essayé aussi de reprendre une participation à un cartel à Paris mais je dois dire que quand je viens, c'est très rare, c'est une bousculade et que j'ai renoncé alors que là il y avait en effet quelque chose de possible.

Je n'ai pas pu fonctionner en cartel, sauf peut-être quelque chose qui s'en rapprocherait aux Enfants-Malades, au moins dans la visée, parce que je pense que tout de même la visée du cartel est une production, en effet, mais où ce qui est collectif c'est que chacun peut argumenter l'autre dans une voie circulaire, mais que chacun a à faire un chemin original et personnel et je crois que la diversité des gens qui ont travaillé autrefois aux Enfants-Malades et qui sont chacun productif, et pas du tout pareils, en témoigne.

Je ne vois pas ce que je peux apporter ; il faut dire aussi que dans la région aixoise, au moment où j'y suis arrivée, il y avait une demande extraordinaire qui s'est résolue par ceci que chacun est parti de son côté faire quelque chose.

Il y a eu certainement dans ces groupes ou ce qu'on peut appeler ainsi, qui n'étaient certainement pas des cartels, une élaboration de ce que pouvait être un travail analytique, une reprise pour beaucoup d'une analyse, tellement les questions se sont posées, sans que naturellement j'y réponde directement.

MUSTAFA SAFOUAN : Ce que je viens d'entendre m'a fait me poser la question : à quoi répond, d'où découle la nécessité de «plus un» ? Et votre question : «est-ce que l'analyste peut travailler en isolé ? » a aussi touché quelque chose.

Mon sentiment est qu'il s'agit d'une fonction qui consiste en une seconde vue, une seconde vue logique sur le discours, dans ses conséquences logiques, non pas dans sa signification, mais on peut signaler à un sujet ses contradictions par exemple, ou les conséquences secondes auxquelles lui-même ne fait pas attention.

Dans ce sens-là je dirai même que c'est une fonction comme la maïeutique socratique, mais alors une vraie, parce qu'on sait que dans le dialogue il y a beaucoup de feintes, c'est l'exemple typique, on refuse le savoir pour prétendre l'avoir accouché ensuite, mais il peut y avoir place pour une fonction qui soit une fonction vraiment socratique, et c'est dans ce sens-là qu'il me paraît qu'il peut y avoir place pour le «plus un».

Personnellement je n'ai jamais eu de difficulté avec qui que ce soit, je veux dire que quand on ne travaillait pas, on partait, c'était tout.

JACQUES LACAN : Ce qui prouve sinon votre intervention, au moins votre consentement.

Qu'est-ce qui peut encore prendre la parole ?

RADMILA ZYGOURIS : Je ne sais pas, comme je suis arrivée en retard, si vous avez déjà posé la question : quand on fait le travail qu'on fait, d'abord est-ce que cela peut s'appeler travail et ensuite cette chose étrange qu'on fait quand on est analyste, est-ce qu'on peut en parler à plus de deux, trois ou quatre personnes à la fois ? Et qu'est-ce que devient cette chose dont on parle, quel type de discours on tient ? J'ai l'impression que avant même que le cartel ne soit vraiment constitué, quand on avait envie de parler de ce qu'on faisait comme analyste, on décrochait le téléphone ; mais on ne parle jamais à plus de quelques personnes.

Ensuite, quand on vous demande de faire un travail, de participer à un congrès, il se trouve que c'est un autre type de discours qu'on tient ; qu'est-ce qui fait que tant de gens râlent toujours dans les congrès «C'est pas ça, c'est pas ça, c'est universitaire ...» est-ce que l'analyste peut échapper au discours universitaire lorsqu'il parle dans une assemblée, lorsqu'il fait de l'écrit ?

La question que je voulais poser c'est la différence entre l'écrit et le pas-écrit, ce n'est pas parce qu'on parle que ce n'est pas de l'écrit, chaque fois qu'on se réunit, qu'on travaille, il y a l'autre versant, c'est : «à deux ça ne marche pas» on est dans une relation d'identification : «comment tu fais, et comment je fais», on est dans le «savoir-faire» uniquement, il faut quelque chose, une référence commune et la référence commune, elle a quel statut ?

JACQUES LACAN : La séance est levée.

*

* *

III

SEANCE DE GROUPE DU DIMANCHE APRES-MIDI

DU « PLUS UNE » ET DE LA MATHÉMATIQUE

JUAN DAVID NASIO : Ce n'est pas mon intention de faire un résumé de ce qui a été dit ce matin. Seulement, je vais essayer de pointer quelques repères que j'ai retenus de la discussion.

Nous avons donc considéré, au sujet des Cartels, deux registres que Lacan a résumés en séparant, d'une part la structure, la vie du cartel, et puis, le travail qui s'exécute, la production.

Concernant son organisation, le problème du « plus un » reste à développer. Nous avons remarqué la différence entre l'« un en plus » et le « plus un », sans arriver encore à lui donner une consistance définitive.

Ce « plus un » a été situé au joint même de l'articulation du cartel avec le reste de la structure de l'Ecole. Sur ce point j'ajoute maintenant que ce « plus un », en tant que lien avec l'Ecole, fait écho à la formule « il n'y a pas d'Autre de l'Autre » dans la mesure où il arrête une quelconque relation infinie. Cela pose le « plus un » comme la coupure qui fait aussi passage du cartel à l'Ecole.

Par ailleurs, il a été avancé — par Girard, nommément — qu'une telle organisation pourrait éviter les risques d'un certain totalitarisme, ou bien de l'égalité fictive du libéralisme. Il a laissé entendre son incertitude de l'efficacité des cartels pour aller, comme lien social, au-delà d'un groupement commandé par la figure du chef, ou régi par le renforcement des « egos ».

Le deuxième aspect, celui du contenu, de la production, a été le sujet de différentes interventions. En particulier, la notion analytique de « travail » a servi de référence. Le cartel est apparu comme le lieu d'un travail en commun, certes, mais peut-on dire que la communauté analytique trouve dans ces unités son point de réalisation ? Rappelons qu'aucune société psychanalytique n'est organisée sur cette base. De ce point de vue nous avons un terme pour rendre compte de ce caractère novateur des cartels, celui d'acte.

JACQUES LACAN : Je vous remercie beaucoup d'avoir fait l'effort de faire ce résumé. Il m'a semblé finalement que je n'avais pas trouvé dans la séance de ce matin l'intérêt qu'avait celle d'hier, qu'avait présidée Martin, sans bien entendu que vous ayez fait autre chose que de recueillir ce qui en est résulté.

J'espère que Safouan va peut-être apporter quelque chose. Je serais content que vous parliez.

MUSTAFA SAFOUAN : J'ai eu le temps de lire l'Acte de fondation. Je m'aperçois que j'avais oublié ce texte.

JACQUES LACAN : Vous n'êtes pas le seul !

MUSTAFA SAFOUAN : L'impression qui se dégage concernant l'origine des cartels, l'impression actuelle, c'est qu'il s'agit en quelque sorte d'un arrangement disons dicté par le souci de ne

pas fonder la collaboration ou le travail commun sur la chefferie. Là, je crois qu'il n'y a aucune organisation qui puisse éliminer la chefferie d'une collectivité. C'est une chose que je serais prêt à soutenir. Si on me le demande, je le ferai, mais enfin je soutiendrai volontiers ceci, que la société, dans son principe même, à partir de sa cellule de base qui s'appelle la famille, est fondée sur un refoulement. Mais si on ne peut pas éliminer la chefferie, à tout le moins on peut éviter de fonder sur elle un régime de travail qui puisse encore se dire honnête.

Alors c'est un arrangement, un arrangement comme on aurait pu en concevoir d'autres. Ce qui fait qu'on se pose certaines questions sur le choix du nombre, par exemple, trois, ou quatre, ou cinq. Cela semble une suggestion judicieuse, mais judicieuse dans le sens où empiriquement en effet, dans ces limites, le travail s'avère comme ayant un caractère à la fois plus confidentiel et plus franc, et en même temps plus sérieux que dans d'autres conditions. Nous-mêmes par exemple, nous avons essayé de faire un travail autour du lexique. Tant que la porte était ouverte à tous, il n'y avait rien de fait sérieusement. On a dû limiter le nombre et à partir de ce moment là, le travail se fait. Ça a un caractère empirique.

Je vous dis cela pour en venir à plus-une, je ne sais pas pourquoi je m'en suis fait une idée si exagérée que je suis allé jusqu'à parler de Socrate, tellement la chose m'apparaissait importante dans la bouche des autres.

Mais telle qu'elle est entrevue ici, je vois une fonction qui serait tout à fait comparable à la fonction d'un tuteur dans un collège anglais ; je veux appuyer tout ce qui relève non pas d'une direction théorique, mais d'un arrangement qui a un caractère empirique ; je le répète, le style me paraît celui du tuteur de Cambridge ou d'Oxford, chargé de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun.

Il y a des questions qui se posent. Est-ce que par exemple, il a été fait effectivement, qu'après un certain temps de fonctionnement, les éléments d'un groupe se voient proposer de permuer dans un autre ? Est-ce que cela a été fait ? Parce que ça me paraît tout à fait cohérent avec le reste, et que justement sans cette permutation, le reste n'a pas de valeur. Dans la mesure où il s'agit justement de dissiper autant que possible les effets de la chefferie, la permutation est nécessaire. Mais est-ce que ça a été fait ?

JACQUES LACAN : Ça n'a jamais été fait.

MUSTAFA SAFOUAN : Alors que justement c'est une chose qui mérite d'être faite parce qu'on voit très bien que c'est très cohérent avec le reste.

Ensuite, effectivement est-ce que tout le monde est dans un cartel ? Est-ce que je suis dans un cartel ? Est-ce que tout le monde travaille effectivement dans un cartel ? Moi, je ne peux pas dire que je travaille dans un cartel.

JACQUES LACAN : Absolument pas. Il n'y a aucune espèce de véritable réalisation du cartel.

MUSTAFA SAFOUAN : C'est ça. Mais mon sentiment est que c'est une grande lacune dans l'application et que si effectivement on demande à chacun de travailler dans un cartel, et qu'on applique le principe de permutation, cela mettra à l'épreuve le narcissisme de tous. Et c'est une chose tout à fait essentielle à mettre en application.

Voilà les choses que je viens de passer immédiatement. Il y en a d'autres qui me reviendront et que je dirai au fur et à mesure.

PIERRE MARTIN : J'ai appelé l'attention hier sur le « plus un », ce matin sur les « trois ». Je me demande s'il n'y a personne qui pourrait aussi, dans cette assistance, se poser le problème du mot cartel lui-même. Dans le texte, il est référé à *cardo*, le gond, ouverture et bien d'autres choses. Le mot dans la langue française a encore d'autres implications. Mais il me semble que peut-être ça mériterait qu'on s'y arrête.

ROBERT MUND : Justement, je me suis posé pas mal de questions sur le mot «cartel». Il y a six ans, quand je suis entré à l'Ecole freudienne, j'ai voulu savoir quelle était la règle. J'ai lu évidemment les statuts. C'était tout au début d'une praxis qui n'était pas encore analytique à ce moment là ; je travaillais aux Enfants-Malades ; il se fait que nous nous étions déjà groupés pour étudier le discours de Rome. J'avais fait un peu de linguistique avant de commencer à fonctionner comme analyste, et ça m'intéressait évidemment de lire le discours de Rome. Ça manquait de structure. Je suis allé voir dans les statuts ce qui était cartel. J'ai vu «nous avons un nom pour ...» je me suis dit : donc ce nom préexiste déjà à son emploi. J'ai pensé aux différents sens que pouvait avoir le mot cartel. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un cartel politique. Et il m'est venu cette idée que le mot cartel contient aussi ce qu'on faisait quand on provoquait quelqu'un en duel. Il y a là une pro-vocation dans le sens qu'on délimite un champ et une règle selon laquelle les gens vont justement ne pas s'empoigner. Parce que quand même il y a une mise à mort dans un duel ; il peut y en avoir une ; la mort est présente.

Et ce mot cartel en tout cas résonnait aussi pour moi avec ce qui était courant au siècle dernier quand les gens se battaient en duel : on parlait de cartel.

Or, cette provocation à parler est précisément la chose qui nous semble être la grande difficulté dans les réunions de quatre personnes, qui imaginativement sont groupées par quatre, mais qui ont énormément de difficulté à accepter cette barre, c'est-à-dire cette séparation du signifiant et du signifié. Le «plus-un» étant celui qui se porte garant que les choses se passent bien au-dessus de la barre, c'est-à-dire sont suffisamment métaphorisées pour être «communicables» — j'emploie ce mot entre guillemets — c'est-à-dire entendables par quelqu'un qui n'est pas en relation qu'on dit duelle (dans l'analyse par exemple), qui n'est pas en relation d'identification.

Je pense que le «plus-un» joue dans un cartel le même rôle à peu près que l'analyste dans une cure, c'est-à-dire d'être là pour permettre qu'une parole soit dite avec la castration, c'est-à-dire le signifiant renvoyant à tous les autres signifiants, séparé par la barre du signifié. Cette distinction me semble tout à fait primordiale dans toute l'élaboration théorique, étant donné qu'une théorie est quelque chose qui doit pouvoir être communiqué, et que le début de la communication, c'est que ce soit entendable par quelqu'un qui n'est pas dans le coup.

J'ai même pensé à ce moment là (il y a quatre-cinq ans) que ce «plus-une» pourrait être payé, ce qui présentifierait la dette pour l'accès au symbolique. Je ne dis pas que nous l'avons appliqué ! ...

MUSTAFA SAFOUAN : C'est insoutenable, ce que vous dites là ! Chacun s'en charge suffisamment, de faire payer le plus-un ! Ça me paraît ...

ROBERT MUND : Je n'ai pas dit que nous avons passé à l'acte, j'ai dit que je l'ai pensé comme fantasme, il y a six ans. Je pense que de toute façon, ce n'est pas le fait, dans le réel, de payer qui compte, mais il y a quand même quelque chose qui a à voir avec la dette symbolique dans le «plus-une», cette personne en plus ou ce quelque chose, c'est ce qui rend possible une rétroaction de la parole. Et c'est en ça qu'il est acteur, c'est-à-dire organisateur d'une possibilité de travail en cartel, parce que ça fait acte, cette personne en plus qui est entendeur.

Voilà quelques idées. Je pourrais vous dire toutes les difficultés que j'ai rencontrées dans les différents cartels où nous avons travaillé. Et c'était presque chaque fois qu'il s'agissait justement de la barre, c'est-à-dire de quitter l'imaginaire, qui bien sûr est sous-jacent à la possibilité qu'on le quitte. Il faut qu'il y ait de l'imaginaire pour qu'on puisse le quitter. La difficulté de quitter l'imaginaire, c'est ça qui a fait, la plupart du temps, obstruction dans le travail en cartel.

GENNIE LEMOINE : C'est le mot de «empirique» qui m'a accrochée chez Safouan. Je ne pense pas qu'on se mette à trois ou quatre parce qu'on ne peut pas travailler à vingt si on ne trouve

pas une autre raison de ce chiffre. Je crois que si on travaille à trois, ou quatre, ou à six, ça signifie que c'est le déploiement de la situation analytique, qui se fait effectivement entre deux personnes mais peut-être entre quatre pôles. C'est le déploiement au niveau social. Et de proche en proche, on pourrait de cette façon arriver non pas à une institution, sûrement pas, mais à une société analytique, qui est à trouver.

C'était une toute première question, il y a bien dix ans : qu'est-ce qu'une société analytique ?

MUSTAFA SAFOUAN : Avant de l'oublier, j'ai une question à poser à M. Lacan justement : pourquoi le terme «plus-une» est-il souligné ? C'est même le seul terme qui est souligné dans ce texte. Pourquoi avez-vous eu le souci de souligner ce terme ?

JACQUES LACAN : Pour qu'on s'en aperçoive, d'abord, ce qui quand même arrive sur le tard. En réalité, rien que le fait de m'être exprimé comme ça aurait dû suffire à ce que, «plus-une», on s'en aperçoive, quand même, parce qu'on ne voit pas pourquoi autrement j'aurais détaché d'un groupe ce «plus-une» qui devient une énigme. Mais enfin j'ai cru devoir le souligner pour qu'on s'y arrête, simplement.

MUSTAFA SAFOUAN : La réponse que j'ai trouvée, moi, à cette question, c'est que dans l'énumération de ces fonctions, la fonction essentielle, c'est celle qui est indiquée par le terme de la discussion ; «chargé de la sélection, de la discussion ...» etc. C'est le terme «discussion» dans le sens que le sujet, l'analyste n'est pas lié à la «plus-une», il est lié à lui-même. Mais dans le rapport que je crois avoir à ce que j'ai à dire ou peux avoir à dire, c'est un rapport qui peut se relâcher, et comment !

JACQUES LACAN : Oui, sûrement.

MUSTAFA SAFOUAN : Ce n'est pas la fonction en quelque sorte de nouer la relation entre lui et les autres membres du cartel, mais de soutenir le rapport que chacun peut avoir dans son travail à ce qu'il a à dire. C'est ça qui me paraît constituer l'essentiel de la fonction.

JACQUES LACAN : C'est tout à fait ce que je souhaitais, que vous parliez, Sibony.

DANIEL SIBONY : J'ai entendu quelques mots comme «refoulement», «mise à mort». Ça m'incite à vous donner comme témoignage quelques réflexions qui me sont venues depuis la réunion d'hier, indépendamment bien sûr de toute expérience de cartel, puisque, bien qu'ayant fonctionné dans divers groupes, je ne me suis jamais trouvé dans un groupe qui soit au titre du cartel.

Ça m'a tellement travaillé que je me dis que finalement il n'y a pas d'autre problème que celui de la «plus-une» dans un groupe. Je veux dire que la fonction de l'un ou de l'une *en plus*, au titre de l'*en plus*, il n'y a que ça, finalement. Alors je vais essayer de m'en expliquer.

Si on part d'un amalgame, d'un ensemble d'êtres parlants, la question de ce qui le fait tenir comme tel, ensemble, donc de ce qui fait vivre et se décomposer cette réunion d'êtres a priori disjoints, cette question là est nécessairement présente, bien sûr. Mais je dirai que c'est la manière dont la répétition travaille l'ensemble, qui décide. La répétition peut être purement numérique : $1 + 1 + 1$, etc, auquel cas les éléments y comptent et y interviennent au titre de l'un *par un*.

Il n'est pas sûr qu'un tel ensemble soit tenable longtemps puisque précisément il ignore le temps ; il ignore le rythme et la ponctuation. Et ces éléments ne peuvent s'y tenir ensemble que pour morts. C'est un niveau narcissique trop parfait ou encore c'est ce qu'on pourrait appeler un ensemble trivial. Je vous dirai après que ce qui me suggère cette dénomination, c'est qu'un des autres noms du nœud borroméen ou des nœuds borroméens plutôt, à n éléments, ça s'appelle des nœuds quasi-triviaux. Cela veut dire qu'ils ont le minimum qu'il faut pour ne pas être complètement triviaux.

Mais en fait, là, c'est un point de vue très naïf, parce qu'en raison des effets de la parole, les ensembles humains, si petits soient-ils, connaissent et les déterminations sensibles de leur finitude manifeste — il n'y a pas de réunion infinie d'individus — et, surajoutés à cette finitude manifeste, les paradoxes de ce qu'on pourrait appeler leur *infinitude latente* qui viennent là en surcharge, qui viennent surdéterminer d'une manière écrasante et plurielle les individus en présence.

Ainsi, l'effet par quoi un tel ensemble fuit, le fait qu'il ait des fuites ...

JACQUES LACAN : L'infinitude latente, c'est justement ça qui est le plus-une.

DANIEL SIBONY : Justement, c'est ça que je voudrais articuler.

Donc l'effet par lequel un tel ensemble se clôt, s'ouvre, celui de ses battements finalement, c'est l'effet dont se tracent ses frontières et ses limites. Et cet effet, il n'y a pas à s'étonner qu'il soit contaminé par l'invention de la trace minimale au moyen de la dénégation, par suite du refoulement, du rejet ; bref cette trace est compromise avec les formes multiples et exubérantes de la négation.

Et puisqu'on en vient d'emblée aux traces, et par là au fil de l'écriture, je dirai qu'un ensemble d'êtres parlants ne tient qu'affilié à une écriture en cours, aux impossibilités d'une écriture, ou encore, si elle a la prétention d'être déjà accomplie, à la nécessité de la préserver, de la transmettre, et par suite de la grignoter, la ruminer, la consommer.

Ainsi l'ensemble familial est atténué à ce qui reste, enfant, témoin et support d'une impossibilité d'écrire le rapport sexuel. Qu'il le consomme, qui le nie ?

Autre exemple : le peuple du Livre (ce qu'on appelle ainsi) qui défait d'une lecture la lecture précédente et la décomplète chaque fois de ses compléments commentaires.

J'en viens à quelque chose qui m'a été très sensible, c'est ce que vous avez évoqué hier en parlant du groupe de mathématiciens.

Un tel groupe — puisqu'il se trouve que c'est quelque chose qui m'est familier — se réfère à un être qui ne se soutient que d'une pure écriture, *la* mathématique. C'est un groupe dont le cœur bat au rythme de cet être à qui des témoignages sont proposés sous forme de démonstrations, à cet être qui tressaille et se nourrit de leur agrément écrit — je dis bien écrit. Quand ça s'écrit, c'est bon, je ne veux pas dire quand ça se dénote en langage mathématique il y a des gens qui confondent l'écriture et le fait de laisser des traces cohérentes. C'est toute la question de la fonction de l'écrit qu'ils éludent.

Donc cet être, de ce complément-théorème, vient pour ainsi dire exalter son incomplétude, et il la transmet aux êtres qui sont réunis sous son signe.

S'il y a un *en-plus* dans ce groupe, c'est l'en-plus du théorème *imminent*, je veux dire celui qui n'est pas encore écrit mais qui est sur le point de l'être. C'est important, le théorème imminent qui est là sur le métier, en cours de travail, c'est-à-dire de ce qui va dans un moment, si la chance sourit, boucler une parole errante, ponctuer des associations libres et curieuses, en attente. On attend cet *en-plus*, cette unité suppléante qui, de s'adjoindre à l'écrit, va aviver la cicatrice de ce grand corps béant.

Et quand cette attente impatiente, active ou exaspérée, aboutit à une espèce de grosse «prise», je me suis demandé hier pourquoi on dit parfois dans un tel groupe que ce théorème qu'on vient d'écrire, pour la première fois donc, on dit qu'on l'a tué. Il n'est pas mort pour autant, et même on va pouvoir s'en servir pour faire plein de choses. Mais, dans le même instant, dans un instant fugace, on l'a fait advenir en même temps qu'à l'en-plus, à une place de mort. Une mort est par lui passée, par cet *un-en plus*. Ou plutôt cet écrit est passé, l'instant d'un éclair à la place où le manque glisse et vient lui-même à manquer.

C'est une idée très connue que quiconque ajoute un savoir ajoute une douleur. Et c'est bien vrai dans le cas : ce *plus-un*, ce *plus - une unité de savoir*, fait un trou, un vide, et ramène avec lui *un en-plus* au titre du moins, une absence insistante qui vous taraude.

Ça veut dire déjà que cet *en-plus* fait fonctionner la mort sur un mode très ambigu. Ce n'est pas la place du mort qu'il présentifie, puisque d'être désignée elle se remplit, cette place. Peut-être est-ce une trace de la morte, en pleine décomposition, vivante. Peut-être un morceau de la mère rétive, la *res*, la chose-mère. Parce que c'est important que ce plus apparaisse irisé de féminité.

Ce qu'un groupe a en commun — je trouve évidemment cette expression très mauvaise — c'est de supporter ensemble le poids, le poids signifiant, la tâche littérale de cet un-en-plus, qui est aussi l'excès minimal pour que ça tienne. Je l'ai dit tout à l'heure : le nœud borroméen est tel qu'il a, non pas au niveau du nombre de ses cercles, trois ou quatre ou trente-six, mais dans sa structure, dans l'effusion de cet *un-en-plus* sur tous les éléments, il a le minimum qu'il faut pour qu'il ne soit pas trivial. Ça veut dire que tout sous-nœud strict est trivial. Un sous-nœud, c'est-à-dire le nœud qu'on obtient en faisant abstraction d'un élément. Un nœud trivial, ça veut dire que les ronds de ficelle se baladent dans l'air, n'ont aucune attache entre eux.

C'est donc bien cette inconnue sans quoi ça ne tient pas. Mais voilà que, du fait que ça tient, cette inconnue s'est pour ainsi dire dissoute. Elle s'est compromise avec tous les autres, unie à tous les autres. C'est une présence devenue potentielle d'avoir été au moins une fois effective. Il y a là quelque chose de l'ordre du presque et de la proximité du presque, du presque rien, de sa proximité à la fonction de la mort.

JACQUES LACAN : Du presque rien ou du presque tout ?

DANIEL SIBONY : Donc cette présence devenue potentielle d'avoir été au-moins une fois effective, qu'il en existe au-moins une trace en plus, fait que potentiellement n'importe laquelle de ses traces peut animer cette fonction excessive, cette fonction de l'excès. Il y a là un glissement du « il existe » au « quel que soit ».

Ce qui est important, c'est que dès qu'elle entre en fonction, cette une-en-plus s'est déjà perdue comme telle, qu'elle est devenue effet *a évanescant*, insaisissable. Si dans un nœud borroméen, par quelque décision véritablement tyrannique, déréelle, seul un des ronds peut être coupé pour rendre manifeste le caractère quasi-trivial, si donc seul un rond supportait le caractère borroméen, si donc *un* élément déterminé sauve le groupe de la trivialité, cet élément devenant ainsi prédié, alors le nœud ne serait plus quasi-trivial, ni son écriture minimale. Il se référerait à une sorte de bavardage d'écriture.

En somme, cette *une-en-plus* tient de l'objet de désir, et en même temps de l'*Un* qu'il y a, au sens où vous dites qu'il y a de l'*un*.

Mais tout dépend avec quel *Un* ce groupe est aux prises. L'hypothèse absurde que je faisais à l'instant sur le nœud où un élément seul aurait le privilège contre toute nécessité réelle de sauver le groupe de la trivialité, vous pouvez en voir la signification dans ceci qu'un élément du groupe s'imaginerait que son absence ou sa présence supporte la décision.

JACQUES LACAN : C'est pourtant de ça qu'il s'agit.

DANIEL SIBONY : Oui, alors c'est d'autant plus paradoxal que quelqu'un, peut-être vous en l'occurrence, a noué ça par rapport à quelque chose de réellement quasi-trivial, et qu'alors, un élément s' imagine, (il y a une nécessité à ce qu'on « s' imagine » des choses pareilles) que sa présence ou son absence rend le groupe décidable. Donc il s'imaginerait être l'élément support de l'amour ou de la haine absolus.

J'ai dit donc que tout dépend d'avec quel *Un* ce groupe est aux prises. Donc je dirai que ce *plus-un* (il faudrait alors interroger ce que veut dire «plus» ici mais ce serait trop long) c'est un brin d'écriture.

On comprend que la place soit plutôt risquée, d'autant plus risquée, je viens d'y insister, que les uns et les autres se l'imaginent prédictible, même s'ils sont analystes. Il y aurait donc (c'est un des points qu'il faudrait creuser) dans ce *plus-un*, curieusement la fonction du reste. Le *Un* qui serait en reste, ou en rade, en reste c'est-à-dire au plus proche du point par où le réel va s'insinuer dans le groupe.

JACQUES LACAN : C'est de ça en fin de compte qu'il s'agit. Il s'agit que chacun s'imagine être responsable du groupe, avoir comme tel, comme lui, à en répondre.

DANIEL SIBONY : On peut y ajouter que le reste, en dehors de cet *Un* qui s'imagine, peut aussi s'imaginer — il y a eu dans l'histoire assez d'orgies sacrificielles pour ça ...

JACQUES LACAN : Il ne s'imagine pas à tort, en plus, puisqu'en fait, ce qui fait nœud borroméen est soumis à cette condition que chacun soit effectivement, et pas simplement imaginai-
rement, ce qui tient tout le groupe.

Alors ce qu'il s'agit de montrer, c'est non pas jusqu'à quel point c'est vrai mais jusqu'à quel point c'est réel, à savoir quelles sont les formes de nœud capables de supporter effectivement ce réel qui tient, qui tient à ceci que le fait qu'on en rompe un, suffise à libérer tous les autres. Ça a quand même des limites qu'il s'agit d'explorer, parce qu'il y a des choses qui peuvent donner toute l'apparence d'un nœud borroméen et quand même ne pas ex-sister comme telles, c'est-à-dire où la rupture d'une boucle n'entraîne pas la dissolution de tout le reste, le détachement de tout le reste comme un par un. Et ça, il y a moyen de l'illustrer, si l'on peut dire, cette question bien sûr d'illustration posant à soi tout seul une question à savoir : est-ce qu'il suffit d'illustrer un nœud — et on n'illustre que dans une mise à plat — pour que ça en soit la démonstration ? La monstration, certainement, mais la démonstration, où réside-t-elle ? Est-ce qu'elle est le vrai support de la monstration ?

DANIEL SIBONY : Là-dessus, je vous avancerai quelques remarques.

D'abord, je me suis référé à la fonction de l'écriture, et à l'occasion à ce que vous appelez l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel ; je dirai bien, même si la formule est un peu abrupte, que dire qu'il y a toujours du plus-un, ou du plus-une plutôt, dans un groupe, ou dire «il y a du racisme», c'est équivalent, les deux propositions étant toutes les deux d'une certaine façon équivalentes à une troisième qui est la vôtre : qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Ceci est un premier point ; ce n'est pas la peine d'en dire plus.

En revanche, sur l'effet de nœud, ce que j'ai essayé de pointer tout à l'heure, c'est que le nœud peut être un bon nœud, disons, un nœud quasi-trivial, qui aurait le minimum qu'il faut pour ne pas se défaire, se décomposer. Et pourtant, un peu par le langage et la langue qu'il soutient, voilà qu'un des ronds devient privilégié de l'imaginaire qu'il a en face de lui, que sa présence et son absence sont décisives, ou soutiennent la décision.

Ça me fait penser à quelque chose qui est peut-être de l'ordre de la démonstration et non pas de la monstration, du côté du nœud mental.

JACQUES LACAN : Il n'y a de nœud que mental.

DANIEL SIBONY : C'est que d'une certaine façon, l'importance d'un nœud, c'est qu'il se fait représenter par une langue, ou un brin de langue, ou un langage, de façon approximative. Et ce qu'il y a, c'est qu'un nœud comporte, mais au niveau alors de la démonstration, c'est-à-dire de la nécessité dans l'écriture, de la nécessité littérale, il comporte un indécidable, une

impossibilité de décision, non pas par ignorance mais de façon intrinsèque. Pour s'en tenir à une métaphore mathématique, si vous attachez à chaque rond une lettre et que vous suiviez ce qu'on appelle le groupe ou la présentation de groupe associée à ce nœud, se pose ce qu'on appelle en anglais «the word problems» ou le problème des mots. Il se pose par exemple la question de savoir, étant donné des identités fondamentales, quand est-ce qu'un mot peut se ramener à l'une de ses identités, moyennant un algorithme ? Ça c'est la décision parfaite, idéale et décevante. Malheureusement, et, d'une certaine façon, heureusement, il est démontré que c'est impossible, non pas qu'on n'y arrive pas, mais on arrive à démontrer que ça c'est impossible. Cela peut vous intéresser dans la mesure où ce serait peut-être ça l'effet de démonstration ; c'est cette nécessité par quoi un certain langage amène à se casser la gueule devant justement l'impossibilité de cet algorithme. Ça, c'est la démonstration.

JACQUES LACAN : L'impossibilité d'affirmer que quoi que ce soit soit démontrable concernant une certaine proposition.

DANIEL SIBONY : Non, la démonstration de l'impossibilité d'un algorithme. Mais c'est démontré. Autrement dit il y a un algorithme pour démontrer qu'il n'y a pas. Cette impossibilité, démontrée, c'est l'effet maximal de démonstration.

JACQUES NASSIF : Pour toutes sortes de raisons, je ne peux pas me situer au niveau de rigueur et d'exactitude où Sibony se tient. Ce que Sibony vient d'avancer m'a tout à fait plu et conforté même, mais je me situerai plutôt du côté d'une expérience, qui a été ce qu'elle a été, mais dont il me semble qu'il n'est possible de parler qu'actuellement, bien des années après — peut-être que je me situe à un niveau d'intuition sur ce qui était et qui n'était peut-être pas toujours accessible à moi — je crois en être venu, dans ce petit groupe que nous formions, à formuler quelque chose qui pouvait en signer la fin, et qui était : «que nul n'entre ici s'il veut y faire œuvre d'auteur». C'est-à-dire qu'il n'y a pas nécessairement seulement la filiation à une écriture ou à un brin d'écriture, (peut-être, encore une fois, est-ce que je comprends les choses de façon tout à fait vulgaire dans ce que j'ai entendu) mais peut-être y a-t-il aussi à un moment donné l'envie d'y aller d'une démonstration, justement, l'envie irrépressible de se situer en auteur, donc d'y aller d'un livre ou d'un écrit, d'un écrit qui se tienne, c'est-à-dire dont le sujet saute, et soumette cet écrit à la circulation. Peut-être est-ce justement le point d'achoppement de ce type de groupe, le point à partir duquel justement le plus-un cherche à s'incarner ailleurs, ailleurs que dans le groupe justement.

JACQUES LACAN : Que pensez-vous, Sibony, de la formule que j'ai avancée hier, et qui est évidemment fondée sur le thème de Bertrand Russell, à savoir que dans la mathématique, on ne sait pas de quoi on parle. A substituer à ce «quoi» un «qui» c'est-à-dire justement quelque chose de l'ordre de la personne, de l'ordre du sujet, est-ce qu'on peut dire que, pour un mathématicien, c'est supportable ?

En d'autres termes, est-ce qu'on peut dire que faire de la mathématique quelque chose de transmissible, c'est de l'ordre d'un *qui* ? Que la mathématique, c'est un sujet ? C'est l'*une-en-plus* de tout ce qui est mathématicien. A ceci près que toute la communauté mathématique est rompue s'il n'y a pas cette *une-en-plus*, la mathématique, et la mathématique comme sujet. Il n'a pas soulevé ça, Bertrand Russell, parce qu'il était, ce qui est curieux pour un mathématicien, centré sur l'objet, sur un objet qui est de pur rêve. Il n'y a aucune objectivité mathématique. Il l'a affirmé. Ce qui est assez curieux pour un mathématicien. Alors si ce n'est pas un objet, qu'est-ce que c'est ?

DANIEL SIBONY : J'aurais eu envie de vous répondre : ça n'est déjà plus un sujet ; vous dites : on ne sait pas de quoi on parle mais on sait de qui ; c'est ce que j'ai essayé de faire sentir dans ce battement par lequel, dès que l'*en-plus* est acquis, il est déjà perdu, c'est-à-dire dès qu'il entre en fonction, il est caduc.

JACQUES LACAN : Il est caduc et il est pourtant acquis.

DANIEL SIBONY : Il est acquis d'une façon telle qu'à part quelques satisfactions narcissiques importantes, puisqu'on est en train de parler de ce qu'on s'imagine, mais on n'en parle plus, c'est-à-dire que d'une part on n'en parle plus mais quant à savoir de qui on parlait, j'ai l'impression — j'ai parlé de la mère rétive ou de la chose, mais d'une certaine façon c'est qu'on ne sait déjà plus de qui on parle, quitte à en répéter la tentative ou la tentation. Il est évident qu'il y a un effet de sujet. La preuve, c'est qu'on peut en parler à trois ou quatre et produire de l'*en-plus*, donc en supposer.

Si ça avait de l'intérêt, il faudrait aboutir à un énoncé comme celui-ci, mais je ne vois pas ce qu'on pourrait en faire, c'est qu'un groupe d'analystes, ce serait donc un ensemble de gens avec en plus la psychanalyse, ou l'objet de la psychanalyse. C'est-à-dire que ce serait un groupe de psychanalystes où chacun se dirait psychanalyste ou fonctionnerait comme tel.

MUSTAFA SAFOUAN : A propos de cette formule, je n'étais pas là hier, mais je dirai qu'il y a une perplexité qui n'est pas unique en son genre, à savoir que dans un sens, en effet, il n'y a pas de mathématiciens sans mathématique mais il n'y a pas de mathématique sans mathématiciens.

Mais quand on propose la modification de la formule que vous venez de dire maintenant, encore faut-il s'expliquer sur le *qui*. C'est la mathématique. Mais le problème se repose. La mathématique qui, elle, serait la *plus-une*, est-ce que c'est un sujet ? Qu'est-ce qui nous donne sa spécificité par rapport au mathématicien, sans lequel il n'y a pas de mathématique possible ?

JACQUES LACAN : C'est là-dessus que j'interrogeais un mathématicien. Un mathématicien a affaire, dans la mathématique, à une personne.

DANIEL SIBONY : Là-dessus, on peut être d'accord.

JACQUES LACAN : C'est bien pourquoi toutes ces personnes — ce n'est pas pour rien que dans *Ornicar* ? on nous a montré une figure, d'ailleurs simiesque, de la grammaire, c'est parce qu'on s'imagine qu'il y en a d'autres que la mathématique. Pour la grammaire, c'est aussi problématique que pour l'analyse. Pour la mathématique, c'est sûr que c'est une personne. Le seul fait que vous m'accordiez qu'on puisse le dire a la valeur d'un témoignage.

DANIEL SIBONY : Simplement je le formulerai comme ça (je pense que c'est d'ailleurs comme ça que vous l'entendez) : on en parle *comme* d'une personne.

JACQUES LACAN : Un mathématicien a très bien le sentiment de ce qui passe ou de ce qui ne passe pas. Auprès de quoi et auprès de qui ? Ce n'est pas la communauté mathématique qui est le dernier juge. La preuve, c'est que quand Cantor a avancé toute sa machine, il y avait une partie des mathématiciens qui lui crachaient au visage, et qu'il a pu du même coup en avoir le sentiment qu'il était fou. Mais il a quand même tenu le coup et il a continué. Il avait affaire à la mathématique. Ce n'est pas du tout la même chose pour l'analyse, parce que l'analyse est à créer.

JUAN DAVID NASIO : Mais je dirai, sans être mathématicien : est-ce que cette personne n'est pas en rapport au fait qu'il n'y a pas une mathématique sans écriture ? C'est-à-dire que c'est dans l'écriture elle-même que le sujet vient s'installer, se produire, en entendant « écriture » comme ce trait écrit. La communauté des mathématiciens se fait sur le papier.

Il faudra trouver des analogies et des différences avec l'analyste. L'analyste écrit aussi. Il écrit et il parle, c'est-à-dire qu'il est en rapport à deux singularités matérielles : le trait et la voix.

JACQUES LACAN : Les mathématiciens, à la mathématique, au sens que je donne à ce terme, ils y croient. Et il n'y a rien à faire. Ils y croient !

CHRISTIANE BARDET-GIRAUDON : Oui, ils y croient. Il y a un consensus mathématique. Il n'y a pas un consensus analytique, et il ne doit pas y avoir une complicité analytique. Et je pense que c'est là que s'inscrit justement le fonctionnement du cartel, dans la mesure où le cartel est peut-être en effet quelque chose d'original qui peut introduire une dimension analytique dans une recherche pour l'empêcher de devenir soit mathématique, soit universitaire. C'est-à-dire que dans le cartel, ou du moins dans ce que nous en entendons, et même dans ce que nous en lisons, on peut penser que la difficulté est la même que dans le contrat analytique, c'est-à-dire qu'il faut soutenir cette espèce de chose paradoxale qui est la rencontre d'un désir, c'est-à-dire le désir de faire quelque chose ensemble, de faire quelque chose en tant que sujets, et d'autre part un certain nombre de règles qui sont des règles rigides. Et, si vous voulez, il me semble que ce que le cartel a de proprement analytique, c'est justement cette répétition de ces mêmes données de base, c'est-à-dire d'une part l'affrontement d'une recherche et d'une recherche de sujet qui, pour garder son authenticité, ne doit pas virer à la complicité.

Le propre de la mathématique, c'est qu'au fond la personne mathématique (je ne suis pas du tout mathématicienne) a quand même à faire avec la vérité, et une vérité qui n'est pas contestable du moment qu'on est mathématicien. Cantor n'avait aucune chance de devenir fou, parce qu'ou bien on pouvait suivre son raisonnement si on était mathématicien, ou bien, si on ne l'était pas, on ne pouvait pas s'embarquer ni dans sa réfutation, ni dans sa dénégation.

En ce qui concerne la position de l'analyste, à mon sens c'est tout à fait différent. Alors le cartel, je pense qu'il aurait besoin de subir, lui aussi, une certaine modification. Il y a des gens qui pensent — à tort ou à raison, je ne sais pas, je n'ai pas beaucoup l'usage du cartel — que c'est celui qui choisit le thème du cartel qui en est pour ainsi dire le maître. Je ne pense pas du tout que ce soit cela. Je pense que, dans le cartel, il faudrait réintroduire, de la même façon qu'on a employé le terme d'analysant, deux termes qui seraient : « cartellisé » et « cartellisant » et qu'un cartel ne peut fonctionner que dans la mesure où il n'est formé que de cartellisants. Et peut-être en effet, pour maintenir ce fonctionnement, faut-il une-en-plus quelque part, cette une-en-plus étant non pas une personne, non pas un masque qui est l'expression même de la personne, peut-être la mort comme disait quelqu'un ce matin, mais en tout cas certainement une fonction, c'est-à-dire justement quelque chose de labile, et quelque chose où il se produit une certaine circulation.

JACQUES LACAN : (à Daniel Sibony) Dites ce qu'exprimait votre sourire quand j'ai dit que les mathématiciens y croient, à la mathématique. Dites-moi ce que vous en pensez, parce que quand même, c'est la seule chose dont on puisse dire qu'on y croit avec raison, et qui repose entièrement sur cette formule : y croire. Tout ceux que je connais comme mathématiciens distinguent très bien entre ce qui est la mathématique et ce qui ne l'est pas, et la seule chose non pas qu'ils croient mais à quoi ils croient, c'est à la mathématique. C'est ce qui définit un mathématicien.

Est-ce que la formule « y croire » vous paraît avoir son poids ?

DANIEL SIBONY : Si vous l'employez, c'est que vous êtes bien averti de ses autres usages, notamment croire en Dieu.

JACQUES LACAN : C'est bien ce qui m'emmerde ! Il y a quand même le *en*. Ce n'est pas la même chose que le *à*. On croit en effet *en* Dieu, c'est-à-dire à l'intérieur de cet être mythique, si tant est même que le mot être convienne. Dire *je crois en Dieu*, c'est parfaitement adéquat. Je veux dire qu'on est enveloppé dans cette croyance. Mais y croire, ce n'est pas pareil. C'est pour ça que j'ai dit quand même qu'au symptôme, on y croit, de sorte que je serais assez porté à penser que la mathématique est un symptôme, tout comme une femme.

C'est pour cela que je ne suis pas mécontent que ce soit sous la forme *plus-une* que ça finisse par se supporter.

Dites, parce que je ne me considère pas comme mathématicien ; si j'y crois, à quelque chose, je ne suis pas mathématicien. Mais j'en connais un certain nombre, mis à part vous, ils y croient. Poincaré y croyait.

DANIEL SIBONY : Peut-être que ça définit *le* mathématicien. C'est peut-être pour ça que d'une certaine façon, bien que ...

JACQUES LACAN : Le mathématicien a la mathématique comme symptôme.

DANIEL SIBONY : Oui, c'est peut-être pour ça que produire de la mathématique ne vous définit pas comme mathématicien, contrairement à ce que disait Descartes. Il faut y croire. Mais alors qu'est-ce que ce serait que cet être, la mathématique, qui ne se soutient que d'une écriture ? Qu'est-ce que ce serait qu'un sujet qui ne se soutiendrait que d'une écriture ?

JACQUES LACAN : Est-ce qu'il ne se soutient que d'une écriture ? Nous touchons du doigt que ça se supporte toujours d'une écriture.

Mais je vous interroge en fin de compte sur ce sur quoi alors, pour le coup, je n'ai pas de réponse, la différence entre la monstration et la démonstration ; c'est de ça qu'il s'agit, en fin de compte.

MUSTAFA SAFOUAN : Est-ce qu'un mathématicien analysé est guéri de cette croyance ?

JACQUES LACAN : C'est vraiment une question. Est-ce que le symptôme mathématicien est guérissable ?

DANIEL SIBONY : Je voudrais juste vous faire une remarque, mais pas une réponse à votre question ...

JACQUES LACAN : Est-ce que vous, vous êtes guéri de la mathématique ? (*Rires*).

DANIEL SIBONY : C'est ça toute l'ambiguïté d'y croire, c'est que, dans la mesure même où elle a aussi quelque chose d'un jeu, on peut jouer à y croire. Ou plutôt on peut se laisser supposer y croyant, par l'écriture qui passe, et une fois que celle-ci (l'écriture, j'entends) est bouclée, être supposé y avoir cru. Mais le mathématicien incurable, un peu comme mon voisin me le suggérait, il y croit mais ne serait pas libre de ne pas y croire.

JACQUES LACAN : Il est incontestablement pas libre de ne pas y croire.

DANIEL SIBONY : Mais c'est une croyance tout de même assez étrange puisque c'est finalement toute la fonction de sujet de cette écriture, puisqu'elle peut le surprendre mais elle ne peut pas le feinter.

JACQUES LACAN : C'est vrai.

DANIEL SIBONY : Elle peut le surprendre jusqu'à la catastrophe, mais non pas le feinter jusqu'à la plus petite angoisse. Autrement dit ce serait un symptôme sans angoisse.

JACQUES LACAN : Il y a des tas de symptômes sans angoisse. C'est bien en quoi je distingue l'angoisse du symptôme, comme Freud.

Enfin je crois que j'ai quand même, conformément au vœu de Faladé, avoué ce qu'il y a derrière cette espèce de proposition tâtonnante que représente le cartel. Ça fera peut-être quand même qu'on saura un peu plus ce que je veux dire tout au moins.

Alors, on lève la séance ?

(La séance est levée à seize heures).

*
* *
*

POST-SCRIPTUM (SUR EPREUVES)

J'ajouterai la remarque suivante, qui pour moi peut dissiper le nébuleux de la question : la «plus-une» c'est *une* présence, en plus, de l'Un. Il est des religions où dès lors que trois «fidèles» sont ensemble, il y a *une* présence de l'Un qu'ils invoquent, qui se disperse avec eux. Cette *une-en-plus* n'a donc nul besoin de s'incarner pour fonctionner ; et cet effet ne se montre pas, mais se démontre (*D. Sibony*).

*
* *
*

CLOTURE DES JOURNEES

JOURNEES D'ETUDE DES CARTELS DE L'ECOLE FREUDIENNE

SEANCE DE CLOTURE

SOLANGE FALADÉ: L'heure est donc venue de conclure. Si nos journées avaient fonctionné comme un congrès, il nous faudrait maintenant entendre les comptes rendus des travaux des différents groupes. Il n'en sera rien. Nous aurons les actes de ces journées.

Cette séance dite de clôture ne doit pas mettre un point final à cet échange entre les différents cartels de l'Ecole. Il s'agit d'une séance inaugurale. C'est dire que d'autres rencontres sont dès maintenant prévues.

De plus, s'il est vrai que jusqu'à ce jour, rares ont été les cartels, au sens où le Dr. Lacan les entend, qui ont fonctionné dans l'Ecole, à partir de ce qui a été apporté pendant ces journées, il est à prévoir une relance de cette forme de travail.

Comme l'a souligné l'un de nous ce matin, la structure que Lacan a voulu pour ces cartels dans l'Ecole doit permettre d'éviter deux écueils : le totalitarisme, comme le libéralisme.

Au cours de ces discussions sur les cartels, si des points sont maintenant pour nous plus clairs — beaucoup des points oubliés de l'acte de fondation —, il reste néanmoins un point qui pour beaucoup d'entre nous reste obscur, c'est la nécessité de ce «plus une personne», sa fonction dans la vie du cartel. Peut-être le Dr. Lacan accepterait-il de nous éclairer un peu.

JACQUES LACAN : J'ai dit — je regrette que ma chère Solange n'y ait pas été, mais elle ne pouvait pas être partout à la fois ; c'est pourtant son habitude ! — j'ai dit certaines choses ; pour elle je vais les répéter ; j'ai dit certaines choses dont l'essence faisait référence à la mathématique et, pour le dire, je parlais, parce que c'est la loi de la parole qu'on se réfère à des paroles antérieures, je parlais de Bertrand Russell, qui n'est pas le dernier venu des mathématiciens, loin de là, puisque c'est lui qui, dans les *Principia*, que vous connaissez, je soupçonne, dont vous avez tout au moins le titre en tête, c'est lui qui a été jusqu'à énoncer que les mathématiciens ne savaient pas de quoi ils parlaient ; j'ai proposé une modification de cette formule à quelqu'un qui se trouve avoir quelque formation mathématique, et j'ai obtenu l'approbation de quelqu'un d'autre que je ne connais pas, une jeune femme qui s'est présentée à moi, après, comme mathématicienne ; pour elle (je ne sais pas si pour le mathématicien dont je parle ce que j'avais dit a fait sens), cela a semblé apporter quelque satisfaction, que j'aie substitué à ce «ils ne savent pas de quoi ils parlent» un «ils savent par contre très bien de qui ils parlent».

C'est évidemment là que je me limiterai pour l'instant, puisque ce «de qui» en question, qui peut se supporter d'un nom, d'une référence, l'appeler la mathématique c'est donner à la mathématique, comme on me l'a fait observer, la valeur d'une personne. La question peut se poser. On y a fait bien sûr des objections. Ça pourrait quand même se soutenir qu'une personne, pouvant être considérée essentiellement comme ce qui est substance pour une pensée, c'est-à-dire ce qui est substance qu'on appelle pensante, il n'est pas exclu qu'on puisse pousser les choses assez loin que d'identifier la mathématique à une personne.

Mais si je me suis trouvé présent dans cet endroit où on discutait de la fonction du cartel, c'est bien parce que j'y tenais particulièrement. Je tenais particulièrement à ce que ce que j'ai avancé dans ma proposition pour le fonctionnement de l'Ecole, à la suite de ces journées, reçût (c'est comme ça qu'on s'exprime) un coup de fouet. J'aimerais que de ces cartels que j'ai imaginés la pratique s'instaurât d'une façon plus stable dans l'Ecole.

Le point central pour ce qui justifie l'indication du terme «cartel» je ne peux pas dire désormais, parce que je ne vois pas pourquoi je ferais une rupture ; jusqu'à présent chacun n'a fait acte de candidature à être membre de l'Ecole qu'à titre individuel, il faut bien le dire ; c'est comme ça que ça se passe ; on a apprécié au niveau d'un organisme qui s'appelle Directoire, si oui ou non nous allons admettre au titre de membre dans l'Ecole quelqu'un. Il est bien entendu, bien posé au principe de ce qui règle l'admission dans l'Ecole, qu'il n'est nullement pour autant obligatoire d'être analyste et qu'au contraire, l'Ecole a à apprendre de quiconque, formé à une toute autre discipline que l'analyse, peut contribuer par ce qu'on appelle communément ses connaissances à verser au dossier de ce qui assurément, à nous analystes, et ce n'est que trop prouvé, nous fait défaut, à nous apporter quelque matériel dont nous puissions en somme faire support à notre pratique. C'est même là-dessus que repose l'idée de ce qu'il faut tout de même bien avancer d'un terme, et il se trouve que j'ai choisi cette année le terme de consistance pour désigner justement ce qui résiste, ce qui a quelque chance de faire parti d'un réel.

Alors ce qui est à expliquer dans mon avancée, mon énoncé, ma proposition qu'on entre à l'Ecole non pas à titre individuel, mais au titre d'un cartel, c'est ce qu'il serait évidemment souhaitable de voir se réaliser dans la suite, et ce qui, je vous le répète, ne peut pas être défini comme étant désormais la condition, mais ce serait souhaitable que ça entre dans les têtes qu'on y entre à plusieurs têtes et au nom, au titre, d'un cartel.

Il y a une deuxième face dans cette notion de cartel : c'est pourquoi et comment je le propose (puisque c'en est encore là) comme constitué d'un nombre qui ne va pas loin, d'un nombre minimum ; pourquoi ce nombre minimum, je l'ai énoncé au titre de quatre, puisque j'ai dit trois plus une personne, et que je n'ai pas osé aller plus loin que cinq, ce qui additionné d'une personne fait six, pourquoi je considère comme souhaitable que le cartel, ça soit de quatre à six, c'est ce qui est à justifier et ce que j'espère articuler suffisamment peut-être déjà dans mon prochain séminaire, étant donné que maintenant je ne pense pas qu'il y en ait plus de deux pour finir l'année, l'amphithéâtre que j'occupe et où vous vous trouvez nombreux — trop nombreux à mon gré — étant mobilisé par la fonction des examens à partir d'un certain moment de mai qui reste à déterminer.

Donc c'est là, dans ces deux derniers séminaires, que j'espère justifier, je veux dire justifier pour vous, pour votre entendement, pourquoi ce nombre minimum est exigible, je veux dire qu'il reste seulement parmi les tout premiers, pourquoi il y a en somme nécessité à ce qu'il ne dépasse pas ce nombre.

Il y a à ça des raisons que j'espère vous faire sentir, qui sont liées à la structure même, qui tout de même n'abaisse pas ce nombre au-dessous d'un certain taux et qui nommément considère comme trop peu le deux, et même le trois. Ceci, j'aurai à le justifier, parce qu'évidemment le trois, j'y ai assez insisté pour qu'il puisse paraître que c'est souhaitable. Pourquoi le quatre d'abord, c'est, je vous le répète, ce qui reste à bien situer.

Il y a pourtant des choses qui devraient nous inciter à moins de prudence, disons, c'est une moindre prudence qui serait aussi un moins de rigueur. C'est quand même une expérience, qui est patente, c'est que des communautés existent, qu'on appelle, pas pour rien, religieuses, qui pour elles n'ont jamais vu, et même jamais vu sans réticence cette limitation du nombre. Il semble qu'il n'y ait pas de limite à ce que la communauté religieuse puisse représenter. Ce n'est certainement pas sans raison. Et ce sont des raisons que, je vous le répète, j'espère vous faire sentir. L'anonymat qui préside à la communauté religieuse est quelque chose qui doit déjà vous faire pressentir que dans ce petit nombre, il y a un lien avec le fait que chacun porte, dans ce petit groupe, son nom.

Il est certain que nous n'avons pas le même objet que celui qui domine le fait de la communauté religieuse, que ce qui nous intéresse dans notre pratique n'est pas ce qui intéresse une communauté religieuse. Quand je l'appelle « religieuse », c'est une façon de parler. Je veux dire que je ne mets pas toutes les religions dans le même sac ; j'ai déjà spécifié celle qui domine dans ce qu'on peut appeler nos contrées, à savoir la chrétienne, qui n'est pas sortie de rien, qui est sortie de la juive et qui la porte encore d'une façon bien singulière (les relations entre la communauté juive et la communauté chrétienne sont marquées de quelque chose dont j'espère que le terme disons de survivance pour désigner la façon dont la juive continue à être portée par la chrétienne ne vous paraîtra pas exagéré — c'est une façon de la connoter, il pourrait y avoir bien d'autres façons de l'indiquer, des façons peut-être auxquelles je reviendrai dans la suite). La communauté religieuse a pour fondement ce qu'on peut tout de même ne pas désigner d'une façon trop inadéquate d'un mythe, le mythe que désigne ce Dieu, qui est loin d'être simple, il est même complexe, et même si complexe qu'il a bien fallu que la communauté chrétienne se laisse forcer la main et l'articule comme trinitaire ; j'ai déjà dit à l'occasion à mon séminaire ce que j'en pensais ; il n'y a pas que la communauté chrétienne qui s'est aperçue qu'il n'y avait pas de Dieu tenable sinon triple.

Ce qui est curieux, c'est qu'évidemment on a beaucoup parlé, on a beaucoup écrit sur cette trinité, mais qu'on n'en a jamais donné aucune justification, bien sûr, et que je me crois, à tort ou à raison, le privilège d'avoir, par mon nœud à trois, donné une forme de ce qu'on pourrait appeler son réel.

Quelqu'un m'apprend avoir vu — je vous le signale parce que je l'accueille avec beaucoup d'intérêt — à la Bibliothèque Nationale, dans une exposition de miniatures, quelque chose qui se trouverait actuellement (la personne en a pris note) à la Bibliothèque communale de Chartres ; quelqu'un donc (j'attends de voir parce qu'après tout c'est à contrôler) aurait vu un nœud borroméen avec l'énoncé à côté de « trinitas » ; il aurait vu les trois petits traits dont vous savez qu'éventuellement je le symbolise, ce nœud borroméen, ces trois petits traits qui se croisent d'une certaine façon, à la façon dont on fait les faisceaux avec des fusils, on met trois fusils et ça tient, ils s'accotent en rond l'un sur l'autre, et c'est même — je ne vous l'ai pas dit au séminaire parce que ça ne me paraissait pas tellement à dire, mais chacun sait que dans quelque chose qui sert de symbole à un certain gaëlisme, et même à une Bretagne en train de se réveiller, le triskel est quelque chose qui réalise ces trois petits bouts tels que d'habitude je vous les dessine au tableau comme point de départ, et que à ce triskel donc réduit, qui est tout autant un nœud borroméen que la forme complète, à ce triskel serait adjointe l'indication écrite de « trinitas ».

Qu'est-ce qui dans tout ça fait notre relation ? Notre relation se limite à ceci que si je définissais quelque chose qui serait à dire comme étant l'analyse, je l'appellerais non pas religion d'un quelconque Être suprême, comme quand même beaucoup de gens parmi nous n'ont jamais pu s'en détacher ; j'ai déjà dit que je ne suis même pas sûr de ne pas être pris en flagrant délit de déisme, et vous allez peut-être le voir tout de suite : si je parle de religion du désir, ça n'a pas l'air quand même d'être ça, surtout si le désir, ça me semble être lié non seulement à une notion de trou, et de trou où beaucoup de choses viennent à tourbillonner de façon à s'y engouffrer, mais déjà y joindre cette notion du tourbillon, c'est évidemment, ce trou, le faire multiple, je veux dire par là le faire conjonction au moins ; pour que vous dessiniez un tourbillon, rappelez-vous mon nœud en question, il en faut au moins trois pour que ça fasse trou tourbillonnant. S'il n'y a pas de trou, je ne vois pas très bien ce que nous avons à faire comme analystes, et si ce trou n'est pas au moins triple, je ne vois pas comment nous pourrions supporter notre technique qui se réfère essentiellement à quelque chose qui est triple, et qui suggère un triple trou.

En tout cas il est bien sûr que pour ce qui est du symbolique, il y a quelque chose de sensible qui fait trou. Il est non seulement probable, mais manifeste que tout ce qui se rapporte à l'imaginaire, c'est-à-dire au corporel, c'est ce qui a surgi d'abord, là non seulement ça fait trou, mais l'analyse pense tout ce qui se rapporte au corps, en ces termes, et toute la question est de

savoir en quoi l'incidence du langage, l'incidence du symbolique est nécessaire à penser ce qui, autour du corps, dans l'analyse a été pensé comme lié disons à divers trous. Pas besoins ici de souligner combien l'oral, l'anal, sans compter les autres que j'ai cru devoir y adjoindre pour rendre compte de ce qui est pulsion, pas besoin de souligner que la fonction des orifices dans le corps est là bien pour nous désigner que le terme «trou», ce n'est pas une simple équivoque que de le transporter du symbolique à l'imaginaire.

Sur le sujet du réel, il est clair que j'essaye, ce réel, de le faire fonctionner à partir de cette simple remarque que le définir comme univers, c'est l'imposer comme cyclique, comme circulaire, qu'y introduire l'Un, car c'est ça la notion d'univers, c'est le faire englobant par rapport à ce corps qui l'habite, c'est le faire monde. Je ne suis pas sûr que le réel fasse monde, et c'est bien pour ça que j'essaye d'articuler quelque chose qui dise, qui ose pour la première fois avancer qu'il n'est pas sûr que le réel fasse un tout. C'est évidemment difficile de voir quelle physique on pourrait instaurer, si ce n'est à admettre qu'au moins des portions de cet univers sont isolables, sont fermables. C'est là-dessus que repose, vous le savez je pense, la notion même d'énergie, l'idée que l'énergie est constante est le principe même et la base sur quoi en physique on peut dire que repose la notion de loi elle-même, et l'idée qu'il y a un tout est quelque chose sans quoi on ne voit même pas bien comment la science se supporterait.

Mais après tout, c'est tout de même curieux que nous n'ayions plus aucune espèce d'idée saisissable des confins de cet univers et ce qu'en somme j'avance, j'ose avancer, c'est quelque chose qui est en principe ceci, c'est que nous, analystes, rien ne nous oblige à faire du réel quelque chose qui soit univers, qui soit clos. L'idée que cet univers est simplement la consistance, la consistance d'un fil qui se tienne ne suffit pas à le faire cyclique, mais c'est déjà beaucoup comme hypothèse, et pour nous ça peut nous suffire, je veux dire qu'avec deux cycles et une droite à l'infini, ce qui est déjà beaucoup avancer pour le réel, nous faisons un nœud, un nœud borroméen qui se tient tout à fait, qui fait vraiment nœud.

De sorte que, que nous puissions, nous, supporter l'idée que le réel n'est pas tout, c'est quand même une réassurance qui n'est peut-être pas non plus sans intérêt pour les physiciens, et les physiciens arriveront bien à se faire à l'idée qu'on peut peut-être penser le réel sans y mettre une constance, la constance appelée énergie, et c'est bien là que s'amorce déjà l'idée que la constance, ce n'est pas la consistance. Réduire la constance à la consistance, ça aurait peut-être quelque chose de tenable pour les physiciens.

Mais enfin, ce n'est pas dans une physique à venir que je suis là pour vous engager ; nous, notre affaire, c'est de nous apercevoir de ceci qui est frappant dans toute notre expérience historique et qui est essentiel pour nous, c'est ceci : c'est qu'il y a des noms. Et qu'il y ait des noms, il semble bien que ce soit là un fait tout à fait nodal, je veux dire que de mémoire humaine, on ait donné des noms aux choses, ça traîne même dans Freud, c'est bien quand même fait pour nous retenir. Ce n'est pas pour rien, je me souviens, que quand j'ai écrit *La Chose Freudienne*, autour de moi il y a eu des tas de personnes pour faire la petite bouche : «Pourquoi est-ce qu'il appelle ça comme ça, la chose, c'est dégoûtant, tout ce que nous essayons, c'est justement de nous opposer à la réification» ; moi, je n'ai jamais été de cet avis ; je n'ai jamais pensé que quand il s'est produit une cassure, celle de 53, c'était parce qu'on divergeait sur le fait de réifier ou de ne pas réifier ce dont il s'agissait dans la pratique ; c'était de réifier de la bonne façon. Si j'ai appelé quelque chose *la Chose* et nommément *la Chose Freudienne*, c'est évidemment pour indiquer qu'il y a du Freud dans la Chose, dans la Chose qu'il a nommée ; ce qu'il a nommé, c'est l'inconscient, et le terme «freudienne» n'a pas du tout là la fonction d'un prédicat, ce n'est pas une chose qui après coup a la propriété d'être freudienne, il est bien certain que c'est parce que Freud l'a énoncée qu'elle est une chose, et que comme je le suggérais à quelqu'un récemment, parler de l'inconscient comme de ce qui avant Freud n'existait pas, ce n'est pas une si mauvaise façon de s'exprimer pour une bonne raison, c'est qu'après tout une chose n'existe, ne commence à jouer, qu'à partir du moment où elle est bel et bien par quelqu'un nommée.

Alors j'essaye, de notre expérience, d'arriver à réduire ce nommable, parce que quand même on peut se permettre comme ça de badigeonner toutes sortes de choses avec des noms, ça s'est toujours fait et ça s'est même fait à tort et à travers, j'essaye de me réduire à ne nommer que ce que j'appelle avec Freud l'*Urverdrängt*, ce qui se résume en somme à nommer le trou. C'est partir de l'idée du trou, c'est dire non pas «fiat lux» mais «fiat trou», et pensez que Freud, en avançant l'idée de l'inconscient, n'a pas fait plus. Il a dit très tôt qu'il y a quelque chose qui fait trou, que c'est autour que se répartit l'inconscient et que cet inconscient a pour propriété de n'être qu'aspiré par ce trou, tellement bien aspiré qu'on n'a pas l'habitude, c'est bien le cas de le dire, d'en retenir même un petit bout, il fout le camp tout entier dans ce trou. Parler de la Chose Freudienne comme constituée essentiellement par ce trou, ce trou qui a un site, un site dans le symbolique, c'est là dire quelque chose qui tout au moins, je le prouve en tout cas, peut se soutenir un certain temps, et comme ce temps commence à faire une paye et que pendant ce temps il n'y a pas eu beaucoup de contradictions qui portent, je veux dire à ce que j'énonçais, ça commence déjà à au moins se supporter d'avoir duré ce temps-là.

Que ce trou, je l'identifie à la topologie, j'ai fait allusion à ça dans mon dernier séminaire ; la topologie, je crois que je l'ai indiqué, au moins fait sentir pour certains, ça ne se conçoit pas sans ce nœud qui, comme je le disais tout à l'heure, dans un autre groupement, n'est pas simplement quelque chose, quoique ce soit là qu'il ait sa tenue de nœud, c'est dans le réel, mais l'intéressant, c'est que dans le mental, c'est bien la première fois qu'on voit quelque chose qui conjoint le mental et le réel à ce point, c'est que dans le mental, ça fait nœud aussi ; il est vraiment à la fois impossible de ne pas mettre le nœud dans le mental et en même temps de s'apercevoir que le mental y est très inadapté, à savoir que ce nœud, il le pense si difficilement que nous ne pouvons pas ne pas y voir quelque chose qui nous donnerait en quelque sorte ce que j'ai appelé à mon dernier séminaire quelque chose comme un pressentiment, si l'on peut dire, de ce que pourrait bien être en fin de compte le trou en question.

Tout cela, bien sûr, est une précipitation, pourquoi ne pas le dire, après errance, chacun sait que je me suis targué de dialectique et que j'ai fait usage du terme avant d'en venir à ce tourbillon ; c'est bien le cas de nous apercevoir que quiconque parle de dialectique évoque toujours une substance. La dialectique est essentiellement prédicative, elle fait antinomie, et nul prédicat qui de lui-même ne se supporte d'une substance ; c'est très très difficile de parler *a* substantivement, surtout que nous nous imaginons chacun être une substance. C'est très difficile évidemment de vous sortir ça de la tête, quoique tout démontre que vous n'êtes au plus chacun qu'un petit trou, un trou certes complexe et tourbillonnaire, mais qu'il est vraiment très très difficile de vous penser comme substance, si ce n'est comme substance ayant cette propriété d'être pensante, et que là alors ça devient vraiment désespérant de penser à quel point votre pensée est manifestement impuissante. Il semble que c'est quand même plus solide de se référer à d'autres catégories et de s'apercevoir que par exemple on puisse énoncer sans absurdité des propositions comme celle-ci, les avancer avec quelque chance de toucher juste, que s'il y a de l'indécidable (j'évoquais ça tout à l'heure) c'est un indécidable qui ne se soutient que de ceci : que nous le nouons, qu'il y a de l'indécidable mais que l'idée ne nous en vient que de cette assurance prise dans la mathématique précisément qu'il n'y a pas de non-nœud, si je puis dire, car c'est la seule définition en somme possible du réel, et que resserrer les nœuds, ne serait-ce que pour ne pas y glisser indéfiniment, c'est à quoi nous nous employons dans l'analyse.

Parce que qu'est-ce que c'est que l'analyse, en fin de compte ? C'est quand même cette chose qui se distingue de ceci, c'est que nous nous sommes permis une sorte d'irruption du privé dans le public. Le privé, ça évoque la muraille, les petites affaires de chacun. Les petites affaires de chacun, ça a un noyau parfaitement caractéristique, c'est d'être des affaires sexuelles. C'est ça le noyau du privé. C'est quand même rigolo que ce public dans lequel nous faisons émerger ce privé, que «public» ait un lien tout à fait manifeste, pour les étymologistes, avec «publis», c'est à savoir que ce qui est le public, c'est ce qui émerge de ce qui est honteux, car comment distinguer le privé de ce dont on a honte ?

Il est clair que l'indécence de tout ça, indécence de ce qui se passe dans une analyse, cette indécence, si je puis dire, grâce à la castration dont l'analyse est bien faite pour évoquer la dimension depuis Freud, grâce à la castration, cette indécence disparaît.

Toute la question est donc celle-ci : tirer de la castration une jouissance, est-ce que c'est ça le plus-de-jouir ? En tout cas c'est tout ce qui est permis pour l'instant, à quelque personne que ce soit, si tant est que le mot « personne » désigne personne. Il désigne une substance pensante, sans doute, mais ce à quoi nous nous efforçons, même quand nos préoccupations ne sont pas du tout substantielles, ni substantophores, ce à quoi nous nous efforçons, c'est tout de même de faire rentrer ça, cette notion de substance pensante, dans un réel. Alors ça ne va pas tout seul, bien sûr, parce qu'il y a des tas de choses dont nous sommes encombrés. Nous sommes encombrés par exemple de l'idée de la vie. C'est une idée comme ça, il est assez curieux que malgré tout Freud a promu l'Eros mais qu'il n'a pas osé tout à fait l'identifier à l'idée de la vie et qu'il a quand même distingué la vie du corps et la vie en tant qu'elle est portée par le corps dans le germe.

La vie, si on peut dire, malgré l'usage qu'en fait Freud, il y a quelque chose avec quoi ça n'a rien à faire, c'est avec ce qui passe pour être son antinomie, c'est avec la mort.

La mort, quoi qu'on en pense, c'est purement imaginaire. S'il n'y avait pas de « corps », s'il n'y avait pas de cadavre, qu'est-ce qui nous ferait faire le lien entre la vie et la mort ? Naturellement cette idée du poireau, de la botte de cadavres, nous nous entendons à nouer ça, c'est même notre occupation principale. S'il n'y avait pas ça, s'il n'y avait pas de statues, le côté enragé de ces êtres dits humains à fabriquer leurs propres statues, à savoir des choses qui n'ont absolument rien à faire avec le corps mais qui quand même y ressemblent, c'est à bénir les religions qui ont interdit cette obscénité ; en plus c'est affreux à voir ! Qu'est-ce qu'il y a de plus affreux à voir qu'un être humain, je le demande ! Un être humain, une forme humaine. C'est curieux que ... enfin il faut vraiment la religion dite catholique pour y trouver ses délices. C'est évidemment qu'elle a quelque chose à gagner dans le truc, c'est patent, on voit très bien le mécanisme ; elle joue sur le beau. D'ailleurs qu'est-ce que c'est que toute cette histoire à dormir debout de l'Évangile, c'est le cas de le dire, si ce n'est l'exaltation du beau. Je vous montrerai ça une autre fois.

Enfin *perinde ac cadaver*, ça veut dire que la castration quand même, la castration dont nous-mêmes arrivons à nous apercevoir que c'est une jouissance, pourquoi est-ce que c'est une jouissance ? On le voit très bien, c'est parce que ça nous délivre de l'angoisse. Mais alors qu'est-ce que c'est que l'angoisse ?

C'est quand même curieux qu'on n'en ait pas tiré un peu la morale, du petit Hans de Freud. L'angoisse, c'est très précisément localisé en un point de l'évolution de cette vermine humaine, c'est le moment où un petit bonhomme ou une petite future bonne femme s'aperçoit de quoi ? S'aperçoit qu'il est marié avec sa queue. Vous me pardonnerez d'appeler ça comme ça, c'est ce qu'on appelle généralement pénis ou pine, et qu'on gonfle en s'apercevant qu'il n'y a rien pour mieux faire phallus, ce qui est évidemment une complication, une complication liée au fait du nœud, à l'ex-sistence, c'est le cas de le dire, du nœud. Mais s'il y a tout de même quelque chose qui est fait dans les *Cinq Psychanalyses* pour nous montrer le rapport de l'angoisse avec la découverte du petit-pipi, appelons ça comme ça aussi, c'est tout de même clair, il est certain que c'est tout à fait concevable que pour la petite fille, comme on dit, ça s'étale plus, c'est pour ça qu'elle est plus heureuse ; ça s'étale parce qu'il faut qu'elle mette un certain temps pour s'apercevoir que le petit-pipi, elle n'en a pas ; ça lui fout de l'angoisse aussi, mais c'est quand même une angoisse par référence, par référence à celui qui en est affligé ; je dis « affligé », c'est parce que j'ai parlé de mariage que je parle de ça ; tout ce qui permet d'échapper à ce mariage est évidemment le bienvenu, d'où le succès de la drogue, par exemple ; il n'y a aucune autre définition de la drogue que celle-ci : c'est ce qui permet de rompre le mariage avec le petit-pipi.

Mais enfin laissons ça de côté et venons-en aux choses sérieuses, à savoir que ça ne serait pas une mauvaise façon d'envisager ce qu'on appelle vie que de la considérer comme parasite. Dire qu'elle est parasite de la mort, ce serait exagéré, ce serait faire un lien trop serré pour ce que je viens de dire, à savoir qu'il n'y a pas le moindre rapport si ce n'est cette affaire de corps qu'on jette au trou. C'est justement ça qui nous dit peut-être ce que c'est que la vie, c'est que c'est le parasite de quelque chose qui vraiment ne se conçoit que comme un trou, c'est même autour de ça que le réel fait cyclique, c'est qu'on veut que ce soit dans cette «logette» que la vie parasite. D'où bien sûr tout découle. Je ne peux pas dire que Freud a été jusque là, mais il en a quand même dit pas mal ; que le germen soit en fin de compte un parasite, c'est ce qui me semble ressortir de *l'Au-delà du principe du plaisir*. Evidemment, il ne l'a pas dit en clair, mais ça aurait fait moins de scandale, dit alors, que peut-être je n'en fais maintenant à le dire. Mais ça aurait aussi bien allégé les choses ; ça lui aurait permis d'appeler autrement le principe de réalité, qui est simplement un principe de fantasme collectif ; je le disais hier soir au jury d'accueil. «Quels sont vos critères ? » qu'on me demande, pour ce qui est du jury d'accueil, pour nommer quelqu'un A.M.E. Je vais vous le dire : c'est ce qu'on appelle le bon sens, c'est-à-dire la chose du monde la plus répandue. Le bon sens, c'est ça : «Celui-là, on peut lui faire confiance», rien de plus. Il n'y a absolument pas d'autre critère. Il y a des gens qu'on propose au titre d'A.M.E., et si les gens qui sont là et qui ont été choisis incontestablement au vote, parce qu'on leur fait confiance sur le sujet du bon sens, de ne pas garantir n'importe qui, c'est un principe de pur fantasme, de fantasme collectif sans doute ; est-ce que c'est ça que ça veut dire, le principe de réalité ? C'est absolument certain. On s'aperçoit à l'usage que tous les petits fantasmes privés se conjoignent, se conjoignent en botte, comme je disais tout à l'heure, ce qui bien entendu n'est pas étonnant pour ce qui est du rapport de la chose avec la mort, puisque c'est à ce propos là que je l'ai évoqué, le bon sens, c'est ça : en gros, les pas trop dangereux ; c'est ça qu'on appelle le principe de réalité, et qui en tant qu'il s'oppose au principe du plaisir, s'y oppose très sérieusement, parce que le principe du plaisir n'a strictement qu'une seule définition possible, c'est celui de la moindre jouissance ; c'est ça que ça veut dire. Moins on jouit, mieux ça vaut.

De sorte que ça nous amène à poser un certain nombre de couples pour ce qui est du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

Le réel, c'est très évidemment pour nous, à l'usage, ce qui est antinomique au sens, ce qui s'oppose au sens comme le Zéro s'oppose au Un. Le réel, c'est strictement ce qui n'a pas de sens. C'est bien en quoi notre interprétation est quelque chose qui n'a à faire avec le réel que pour autant que nous la dosons. Nous la dosons et la limitons à la réduction du symptôme. Il y a des symptômes qu'on ne réduit pas, c'est absolument certain, et nommément entre autres la psychanalyse. La psychanalyse est un symptôme, un symptôme social, et c'est ainsi qu'il convient de connoter son existence. Si la psychanalyse n'est pas un symptôme, je ne vois absolument pas ce qui fait qu'elle est apparue si tard. Elle est apparue si tard dans la mesure où il faut bien que quelque chose se conserve (sans doute parce que c'est en danger) d'un certain rapport à la substance, à la substance de l'être humain.

Alors tâchons de poser ensemble quelque chose qui situe l'imaginaire par rapport à autre chose.

L'imaginaire n'a aucune espèce d'autre support que ceci qu'il a le corps, et que c'est en tant que ce corps se dénoue de la jouissance phallique que l'imaginaire a consistance. C'est très précisément en tant que la jouissance phallique passait ailleurs, et c'est une affaire d'histoire que de noter comment elle était escamotée, c'est dans cette mesure que l'idée de monde est née. C'est là l'opposition non pas d'un zéro et d'un un mais celle d'un moins à un plus. C'est dans la mesure où la castration s'opère, où il y a moins phallus, que l'imaginaire subsiste, tout le monde le sait puisque c'est bien pour ça qu'on appelle prégénitaux les états qui constituent le support le plus ordinaire de tous les comportements dits humains.

Et le symbolique alors ? Le symbolique, c'est simple. Au symbolique, il n'y a pas d'opposition ; il y a le trou, le trou originel. Le symbolique n'a de partenaire que truqué. C'est dans la mesure où il n'y a pas d'Autre de l'Autre, à savoir que l'être et sa négation sont exactement la même

chose, comme tout le monde le sait, les dialecticiens vous le disent tout de suite : que le non-être, ça existe puisque vous en parlez, ça prouve bien à quel point le non-être, c'est exactement l'équivalent ; c'est grâce à ça que justement la découverte de l'analyse, c'est : quoique l'être et le non-être soient la même chose, il faut qu'il y ait un trou qui fasse tenir le tout ensemble, et qu'en somme tout ça se résume à ceci : qu'il n'y a que de la création ; chaque fois que nous avançons un mot, nous faisons surgir du néant *ex nihilo* une chose, c'est notre sort d'êtres humains, c'est pour ça que nous ne baisons pas, sauf exception, avec une femme de temps à autre, mais que nous baisons avec la Chose.

Et les femmes alors, est-ce qu'elles créent ? J'en ai bien entendu tout à l'heure, il y a quelqu'un qui m'a beaucoup plu (ce n'est pas pour dire que ce que Michèle Montrelay disait avant ne m'avait pas plu aussi) mais il y a une nommée Anne Colot qui m'a fait remarquer que quand même, la femme, ce n'était pas du tout cuit, et ce qu'elle a dit était assez pertinent. Elle n'a pas, Dieu merci, employé le mot de créativité. Elle a parlé de la création comme de quelque chose qui fait que c'est à peine, dans le fond, si une femme sait qui est son bébé ; le bébé, c'est comme la vie, c'est patent dans l'être humain qu'il est un parasite ; un parasite, c'est quelque chose qui ne commence à exister que si vous lui donnez justement un nom ; tant qu'il n'a pas de nom, qu'est-ce que c'est ? Alors la créativité ... Quelqu'un m'a interviewé sur la créativité de la femme. Je dois dire que je ne suis pas chaud ; il n'est pas du tout nécessaire qu'une femme soit créative pour être intéressante ; il suffit bien qu'elle compte ; c'est ça qui a son poids.

Alors résumons-nous. Un symptôme, qu'est-ce que c'est ? C'est quelque chose qui a tout de même le plus grand rapport (c'est ce qui se voit à la pratique) avec l'inconscient. Alors ce que je voudrais, c'est que la psychanalyse, comme je l'ai dit tout à l'heure, tienne, tienne le temps qu'il faudra, pas une minute de plus bien sûr, en tant que symptôme, parce que c'est quand même un symptôme rassurant. (*Applaudissements*).

(*La séance est levée à 18 h 45*).

*
* *
*

FONTAINE (Albert)	<i>Ethique</i>	176, 201-203, 205, 215
FREDA (Hugo)	<i>Cartels</i>	234
GAILLARD (J.P.)	<i>Psychoses</i>	93-95, 96, 97, 98, 103
	<i>Ethique</i>	204, 205
GARNIER (Philippe)	<i>Concepts</i>	50-52, 54, 59, 61-62
GAUDILLERE (J. Max)	<i>Psychoses</i>	127-128
GERBER (Roudi)	<i>Cartels</i>	228
GINESTET (Suzanne)	<i>Ethique</i>	188, 196
GIRARD (Philippe)	<i>Cartels</i>	238, 242
GORGES (Aleth)	<i>Concepts</i>	70-71
GUEY (José)	<i>Psychoses</i>	90, 100
	<i>Cartels</i>	231, 240
GUILLET (Nicole)	<i>Cartels</i>	237-8, 242, 244
HANAFI (Françoise)	<i>Cartels</i>	245
HARAVON (Herbert)	<i>Concepts</i>	33, 36, 49, 50, 58, 59, 60-61, 62
	<i>Ethique</i>	209-210
	<i>Ethique</i>	188
HASSOUN (Jacques)	<i>Psychoses</i>	102
HIGGINS (Robert)	<i>L'Ethique</i>	177-182, 185, 186, 203, 205-206
HOMMEL (Susanne)	<i>Cartels</i>	223-4
KAHN (Pierre)	<i>Ethique</i>	154-155
KLAPAHOUK (François)	<i>Ouverture</i>	1-3
LACAN (Jacques)	Réponse à M. Ritter	7-12
	<i>Concepts</i>	35, 36, 40
	<i>Psychoses</i>	89
	<i>Ethique</i>	154
	<i>Cartels</i>	220-1, 222, 223, 224, 226, 227, 228, 229, 245, 246, 247, 248, 249, 251 à 259
	<i>Clôture</i>	263-270
LACROIX (Claude)	<i>Psychoses</i>	134
LANG (Hermann)	<i>Psychoses</i>	96, 113, 131, 139
LAPORTE (Marie-Claude)	<i>Psychoses</i>	100
LAUFF (Jean)	<i>Psychoses</i>	84, 86, 89, 91, 96
LAURENT (Eric)	<i>Psychoses</i>	88, 89, 90, 115, 123, 124, 126, 129, 131, 132, 135, 139, 140
LAVAL (Guy)	<i>Cartels</i>	228
LEANDRE (Guy)	<i>Psychoses</i>	85, 99, 136
LE GAUFEY (Guy)	<i>L'Ethique</i>	143-4, 153, 154, 156, 165, 166, 167, 168, 172, 173, 175, 177, 182, 185, 195, 201, 203-4, 209, 215
	<i>Ouverture</i>	3
LEGEMBRE (Denis)	<i>Psychoses</i>	101, 111, 113, 114, 132-3, 134
LEMOINE (Gennie)	<i>Cartels</i>	232, 233, 250
LEMOINE (Paul)	<i>Ethique</i>	154, 166, 205
LERES (Guy)	<i>Concepts</i>	52, 53, 54
LE VAGUERSE (Laurent)	<i>Ethique</i>	216
LEVALLOIS COLOT (Anne)	<i>Ethique</i>	198-9, 200
LEVY (Marc)	<i>Ethique</i>	157, 215-6
LEVY (Nicole)	<i>Cartels</i>	232
LICHTSZTEJN (M.)	<i>Ethique</i>	214-5
LIEBERHERR (Mme)	<i>Psychoses</i>	96
MARTIN (Pierre)	<i>Psychoses</i>	86
	<i>Cartels</i>	219, 231, 242
MELESE (Lucien)	<i>Ethique</i>	200
MELMAN (Charles)	<i>Cartels</i>	246
MENARD (Hughette)	<i>Psychoses</i>	100
	<i>Cartels</i>	230-231
MEYER (Jean-Claude)	<i>Psychoses</i>	114-115
MICHEL (Daniel)	<i>Concepts</i>	36-40
MILHAU (Jean)	<i>Psychoses</i>	131

TABLE ALPHABETIQUE DES INTERVENANTS

ADAM (Régis)	<i>Psychoses</i>	96
ALBERT (André)	<i>Ethique</i>	156-157, 165-166, 175, 206
ALFANDARI (Maurice)	<i>Psychoses</i>	87-89, 90, 91, 116, 126-7, 134-5
	<i>Cartels</i>	222, 224
ALLOUCH (Jean)	<i>Ethique</i>	200
AROUKH (Emmanuel)	<i>Psychoses</i>	98, 103, 137
AUBRY (Jenny)	<i>Cartels</i>	246-247
AYME (Jean)	<i>Psychoses</i>	140
BARDET GIRAUDON (C.)	<i>Cartels</i>	241, 256
BASTIN (Pierre)	<i>Cartels</i>	239-40
BATAILLE (Laurence)	<i>Ethique</i>	174, 196
	<i>Cartels</i>	225
BEUZARD (Nathalie)	<i>Psychoses</i>	97, 114, 122, 138
BLAJAN (Simone)	<i>Concepts</i>	50
BORDIGONI (Daniel)	<i>Concepts</i>	18
BOTVINIK (Georges)	<i>Ethique</i>	155-6, 157, 167, 168, 171, 172, 196-7, 204, 213
	<i>Cartels</i>	227
CASANOVA (Bernard)	<i>Psychoses</i>	84, 104, 110, 114, 122, 128
CHATEL (M.M.)	<i>Concepts</i>	76-7, 78
CHERKI (Alice)	<i>Ethique</i>	197
COLOT (Anne)	Voir LEVALLOIS-COLOT	
CONTE (Claude)	<i>Concepts</i>	13, 28, 34, 35, 36, 41, 47, 48, 49 52, 63, 71, 72, 79
CORDIE (Anny)	<i>Psychose</i>	104-110, 111, 112, 113
CREPIN (Jacques)	<i>Cartels</i>	243
CRETIN WARNEZ (D.)	<i>l'Ethique</i>	186-188, 189
CZERMAK (Marcel)	<i>Psychoses</i>	110, 116, 124-126
DAVID (Marielle)	<i>Concepts</i>	59, 60
	<i>Ethique</i>	197, 214
DEFER (Bernard)	<i>Psychoses</i>	85, 110, 112
DELAROCHE (Patrick)	<i>Concepts</i>	55-58, 62
DELARUELLE (Ophelia)	<i>Psychoses</i>	103, 112, 113
DEPREUX (Thérèse)	<i>Psychoses</i>	123
DIDIER-WEILL (Alain)	<i>Ethique</i>	174
	<i>Cartels</i>	226
DI VITTORIO (Stéphane)	<i>Cartels</i>	233
DOLTO (Françoise)	<i>Ethique</i>	189
DONNEFORT (Jacques)	<i>Cartels</i>	227
DORNER (Christiane)	<i>Psychoses</i>	98, 99, 112, 123
DREYFUSS (Annick)	<i>Cartels</i>	239, 244
DREYFUSS (Jean-Pierre)	<i>Psychoses</i>	3-4, 92, 93, 97, 98, 100, 134, 140
	<i>Cartels</i>	6
EBTINGER (René)	<i>Psychoses</i>	96, 101
	<i>Cartels</i>	235
EISELE (Michel)	<i>Psychoses</i>	115
ESPAZE (Marguerite)	<i>Concepts</i>	63
FALADE (Solange)	<i>Psychoses</i>	132
	<i>Clôture</i>	263
FENNETAUX (Michel)	<i>Concepts</i>	21-25
	<i>Cartels</i>	224-5

MONTRELAY (Michèle)	<i>Ethique</i>	154, 166-167, 169-170, 171, 176, 188, 190-195, 196, 197-8, 199, 200, 211, 212, 214
MOSCOVITZ (J.J.)	<i>Cartels</i>	236
MUND (Robert)	<i>Cartels</i>	250
NASIO (Juan David)	<i>Ethique</i>	168-169, 170
	<i>Cartels</i>	226, 230, 234, 239, 241, 248, 256
NASSIF (Jacques)	<i>Cartels</i>	255
PEPIN (Nicole)	<i>Cartels</i>	232, 233, 237, 242, 244
POISSONNIER (Dominique)	<i>Cartels</i>	240
PORGE (Erik)	<i>Concepts</i>	72-76
	<i>Ethique</i>	158-165
	<i>Ethique</i>	206-208
POYART (Elise)	<i>Psychoses</i>	132
PRE-LAVERRIERE (M.)	<i>Cartels</i>	225-6
RABINOVITCH (Sol.)	<i>Psychoses</i>	90, 116-122, 123, 126, 127
RAZAVET (J.C.)	Voir SCHEIDHAUER	
REYEN (M.L.)	<i>Concepts</i>	7, 13-21, 27, 36, 48, 50, 62
RITTER (Marcel)	<i>Ethique</i>	172-3, 210-11
ROUBLEF (Irène)	<i>Psychoses</i>	102, 113, 114, 116, 123-4, 127, 136, 137, 138, 139
ROYER	<i>Concepts</i>	78
RUDRAUF (Jacques)	<i>Cartels</i>	245, 6, 7, 8, 9, 250, 1, 256
SAFOUAN (Mustafa)	<i>Cartels</i>	234
SANQUER (Edmond)	<i>Ethique</i>	212
SANQUER (Marcelle)	<i>Concepts</i>	65-70
SCHEIDHAUER (M.L.)	<i>Concepts</i>	28-33, 34, 35, 36, 53
SCHMITT (J.L.)	<i>Concepts</i>	41-47, 60, 78
SCHNEIDER (Christian)	<i>Cartels</i>	251-259
SIBONY (Daniel)	<i>Ethique</i>	145-153, 154, 157, 208-9, 216
SOLER (Colette)	<i>Cartels</i>	221, 227
STERN (Anne-Lise)	<i>Psychoses</i>	129-131, 138
STOIANOFF (S.)	<i>Concepts</i>	25-27, 36, 40
SZPIRKO (Jean)	<i>Ethique</i>	165
THEVES (Pierre)	<i>Psychoses</i>	96
THIS (Bernard)	<i>Ethique</i>	183-184, 185, 195-6
	<i>Psychoses</i>	86, 87, 97, 102, 103
THIS (Claude)	<i>Psychoses</i>	85-6, 128, 97
VANDEPOORTER (Mme)	<i>Cartels</i>	243
VASSE (Denis)	<i>Ethique</i>	155, 198
VELISSAROPOULOS (Maria)	<i>Psychoses</i>	95, 97, 99
	<i>Cartels</i>	240
ZYGOURIS (Radmila)	<i>Psychoses</i>	96, 98
	<i>Cartels</i>	247

*
* *
*

